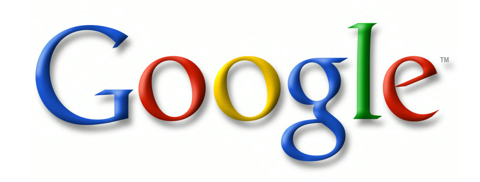
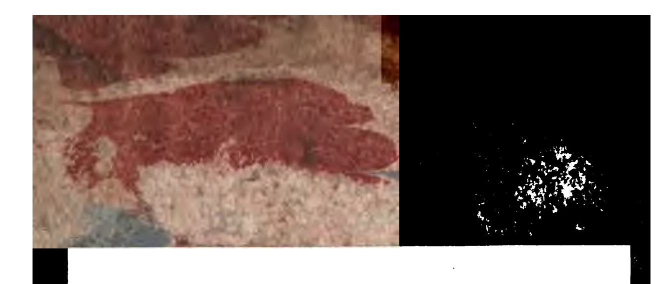







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU.

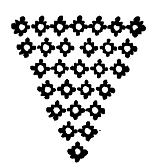
TROISIE'ME PARTIE.

HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU,
REINE D'ANGLETERRE,

Par M. l'Abbé PRÉVOST,

Aumônier de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conty.

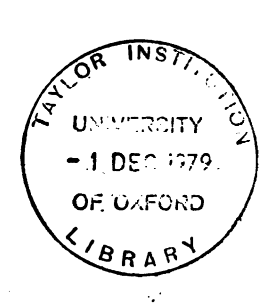
TROISIE'ME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS DESBORDES, vis-à-vis la Bourse.

M. D. CC. XL.



HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU.

LIVRE TROISIE'ME.

LE mariage d'Edouard étoit une de ces preuves de la foiblesse du cœur & du pouvoir des passions, qui sont humiliantes jusques dans l'exemple d'autrui, puisqu'en faisant connoître à quel excès d'aveuglement la chaleur du sang est capable de nous porter, elles doivent nous tenir dans une défiance continuelle des forces que l'orgueil nous fait attribuer à la raison. Cependant, la violence du penchant avoit été secondée dans ce Prince par l'adresse

des deux Ministres de la Reine. Le Duc de Sommerset s'étant rendu au Château de *Grafton*, où Elisabeth Woodwille s'étoit retirée auprès de sa mere, avoit été reçue avec joie par deux amies qui s'intéressoient aux malheurs de sa Maison & qui avoient déploré souvent ses propres infortunes. Il avoit augmenté leur compassion par quantité de fausses confidences, & reprochant de l'ingratitude à la Reine, il avoit parlé de son retour comme d'une résolution à laquelle il n'avoit pas été moins forcé par les duretés de cette Princesse que par le triste état de sa fortune. Après la trahison de son frere, il avoit besoin de cette préparation pour se mettre à couvert de la défiance d'Edouard, s'il arrivoit qu'il ne pût éviter de voir ce Prince. Mais avec Elisabeth, son but n'étoit que de l'engager à s'ouvrir sur ses amours, en lui proposant d'employer le crédit qu'il lui supposoit auprès du Roi, pour un infortuné qui avoit besoin d'une protection si puissante. Elle lui confessa naturellement que le Roi avoit

eu pour elle des sentimens fort tendres; mais que la fermeté avec laquelle il l'avoit vû résister à ses sollicitations l'avoit apparemment guéri de cette foiblesse, & qu'il ne les avoit pas renouvellées depuis qu'il avoit pris le parti de faire demander en mariage la Princesse de Savoye. Le Duc paroissant surpris de lui voir abandonner si froidement sa conquête, lui remit devant les yeux tout ce qu'elle avoit pensé elle-même du caractére d'Edouard. Il l'accusa d'avoir manqué le Trône par un oubli inexcusable de sa fortune & de sa gloire; & pour écarter tout d'un coup les explications qui auroient pu retarder trop long-tems son entreprise, il lui soutint qu'il lui auroit été si facile de devenir Reine, qu'après en avoir laissé échapper l'occasion, il dépendoit d'elle encore de la faire renaître.

Ce discours ayant fixé l'attention d'Elisabeth, il lui fit un plan, tel qu'il l'avoit conçu d'avance. La difficulté n'étoit qu'à faire renaître au Roi l'envie de la voir. Il auroit été trop long de l'attendre du

hazard. La Dame Trott, qui étoit dans le voisinage, prit pour elle cette partie de l'entreprise, & sans être connue d'Elisabeth, elle forma un dessein qui demandoit autant d'esprit que de hardiesse. Elle se rendit à Windsor, où le Roi étoit occupé à la Chasse, & feignant d'être envoyée par Elisabeth, elle lui demanda pour elle la restitution de quelques biens qui avoient été confisqués à son mari après la Bataille de Northampton, sous prétexte que pensant à se retirer en France, elle vouloit se faire un fond qui pût suffire à son établissement dans un Pays Etranger. Edouard, réveillé par un nom si cher, ou plutôt ravi de trouver quelqu'un à qui il pût parler librement de ce qu'il aimoit le mieux, s'abandonna tellement à ce plaisir, qu'il donna à la Dame Trott tous les avantages qu'elle voulut prendre sur lui. Elle n'avoit pensé d'abord qu'à s'assurer de la disposition de ce Prince; mais le voyant empressé à se livrer à elle, son habileté lui fit gagner dans une seule occasion ce qu'elle avoit appréhendé

préhendé de ne pouvoir obtenir que par de longs efforts. En lui appercevant une ardeur qu'il ne cherchoit point à déguiser, elle lui marqua beaucoup d'étonnement de voir un Roi exposé aux tourmens de l'amour, tandis qu'on devoit lui supposer presqu'également le pouvoir de le satisfaire ou celui de le vaincre ; & lorsqu'il se plaignit d'avoir engagé sa parole au Comte de Warwick, elle lui demanda si le Comte n'étoit pas assez heureux qu'une femme qu'il aimoit se disposât à l'aller trouver en France, sans prétendre gêner ses inclinations pendant le peu de séjour qu'elle avoit fait en Angleterre dans son absence. Cette question, dit l'Auteur d'après lequel j'écris, fut la plus adroite partie des artifices de la Dame Trott. Edouard paroissant offensé d'un discours qui enflammoit sa jalousie, elle rétracta aussi-tôt ce qui lui étoit échappé, comme si elle n'eût donné cette plainte qu'au regret de perdre Elisabeth ; & se précipitant au contraire dans un autre excès avec le même air de simplicité, elle ne crai-

gnit point de dire au Roi que ce qui affligeoit le plus Elisabeth étoit de s'attendre à trouver le Comte à Paris, tandis qu'elle n'avoit point d'autre raison de quitter l'Angleterre que le mal qu'il lui causoit en la privant de l'estime & de la faveur du Roi.

Je ne fais que traduire un Ecrivain dont je ne répondrois pas que cette variété d'artifices ne soit une invention ; mais il paroît certain, par le témoignage des Auteurs les plus sérieux, qu'Edouard se laissa engager à faire le voyage de Northampton, sous prétexte que cette Province est commode pour la Chasse ; & que se trouvant près de Grafton, il proposa aux Seigneurs de sa suite de rendre une visite à Jacqueline de Luxembourg, mere d'Elisabeth, qui conservoit encore assez de lustre, de sa naissance & de son premier mariage, pour mériter cette distinction.

Le Duc de Sommerset se garda bien de paroître ; mais ayant averti Elisabeth que le Roi n'étoit chez elle que par une suite de leur pro-

jet, & qu'il étoit persuadé qu'elle pensoit à se retirer en France, il l'avoit préparée au rolle qu'elle avoit à soutenir. Un Historien ajoûte même que pour lui inspirer le courage nécessaire, il avoit fait venir secrétement chez elle la Dame Trott, qu'il avoit fait passer pour une femme extrêmement versée dans l'Astrologie, & que dans son horoscope ils lui avoient fait voir clairement qu'elle étoit destinée par le Ciel à monter sur le Trône. Enfin, Elisabeth ne manquoit pas d'esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup moins que de beauté. Elle reçut le Roi avec une politesse modeste & respectueuse, qui donna une nouvelle force à son amour en lui inspirant plus de crainte & de retenue que jamais. Aux plaintes qu'il lui fit du dessein où elle étoit de passer en France, elle ne fit qu'une réponse vague, qui marquoit une résolution déterminée, dont elle laissoit à deviner les raisons; & lorsqu'Edouard lui demanda si dans ce qui dépendoit de son pouvoir elle ne connoissoit rien qui fût capable

de l'arrêter, elle prit un air embarrassé que le Monarque ne manqua point d'expliquer à son avantage. Je sens combien il est difficile d'ôter l'apparence de Roman à cette scéne; mais les plus graves Historiens n'ont pas négligé ici le détail, & je n'écris que d'après eux.

La conclusion de cette avanture fut que le Roi, enflammé jusqu'au transport, conjura Elisabeth de ne le pas rendre plus misérable que le dernier de ses Sujets, en lui ôtant le seul bonheur pour lequel il vouloit vivre; & que la belle veuve, répandant adroitement quelques larmes, se plaignit qu'à la veille de se marier comme il étoit, il y avoit trop de rigueur & trop peu de sincérité à se former des idées de bonheur du côté qu'il n'en attendoit pas. Un langage si clair fit naître au Roi des réfléxions qui ne lui étoient point encore entrées si vivement dans l'esprit. Cependant, il demanda à Elisabeth si elle ne mettoit pas une juste différence entre un mariage qu'il devoit aux nécessités de l'Etat, & un engagement

de cœur qui pouvoit satisfaire ses plus tendres désirs. Voilà, Sire, répondit-elle, ce que je me flattois que vous m'auriez épargné; & ce qui va me faire précipiter mon départ.

Laissons ce qui ressemble trop aux intrigues ordinaires de la galanterie. Edouard, comme forcé dans ses propres résolutions par cette réponse, lui demanda, sans s'expliquer, quelques jours pour examiner les sentimens de son cœur. Il les obtint. Ce fut dans cet intervalle que Sommerset redoubla ses artifices. Son embarras ne fut point à soutenir la passion du Roi dans le dégré de force où elle étoit montée. Il sembloit que ce Prince prît plaisir à l'augmenter. Sous prétexte de la Chasse, qui l'amenoit tous les jours dans le même lieu, son assiduité fut continuelle au Château de Grafton. Mais cherchant à justifier ce qu'il méditoit au fond du cœur, il s'ouvrit à quelques-uns de ses principaux Conseillers, pour s'appuyer de leur avis & de leur autorité. Entre ceux qu'il choisit pour

cette confidence, les uns étoient amis du Comte de Warwick, & par conséquent intéressés à détourner l'affront qui le menaçoit. Ils représenterent au Roi le tort qu'il alloit faire à un Ministre dont il ne pouvoit avoir oublié les services, & qui étoit peut-être en état de faire craindre son ressentiment. Ils firent valoir la considération du Roi de France qui se croiroit outragé dans la personne de sa belle-sœur; & qui en concevroit contre l'Angleterre une haine qui rendroit la paix impossible. Ils lui firent envisager le mécontentement de ses principaux Sujets, qui ne verroient pas sans chagrin & sans jalousie l'essor que les Woodwille alloient prendre au-dessus d'eux; enfin, ils lui peignirent Elisabeth sous toutes les couleurs qui pouvoient l'en dégoûter; une femme sans bien, sa Sujette, qui avoit été plusieurs années entre les bras d'un simple Chevalier, & qui en avoit eu plusieurs enfans.

D'un autre côté, quelques Seigneurs voyant avec plaisir que le Roi pensoit à choisir une femme en-

tre ſes Sujettes, dans l'eſpérance que la porte étant une fois ouverte, toute la Nobleſſe du Royaume pourroit aſpirer dans la ſuite au même honneur, l'exciterent à compter pour rien des objections ſi foibles. Qu'avoit-il à craindre du Comte de Warwick lorſqu'il étoit hors de ſes Etats, & ne ſeroit-il pas le maître à ſon retour de prévenir tous les effets de ſon reſſentiment ? Il pouvoit arriver que le Roi de France ſe crût offenſé ; mais chargé de tant d'affaires qu'il avoit actuellement ſur les bras, où trouveroit-il le tems & le pouvoir de ſe vanger ? A l'égard des qualités perſonnelles d'Eliſabeth, c'étoit à lui-même à conſulter ſon cœur. Si elle étoit aſſez heureuſe pour lui plaire, un Roi attendoit-il ſa grandeur d'une femme, & devoit-il y chercher autre choſe que de la beauté & de la vertu ?

Sommerſet apprit par l'adreſſe de la Dame Trott que l'Archevêque de Cantorbery avoit paru le plus échauffé contre le mariage du Roi. Il s'en allarma d'autant plus, qu'ayant ſçu de la Reine l'intime liaiſon de

ce Prélat avec le Comte de Warwick, il craignit que sur cette simple ouverture il ne fût capable de donner au Comte des avis qui le refroidiroient dans sa négociation. Il falloit prévenir un homme de ce caractére. Son foible étoit l'ambition. Sommerset chargea la Dame Trott de l'aller trouver au nom d'Elisabeth, & de leur faire auprès de lui un mérite de leur confiance. Il ne voulut point qu'on lui parlât du mariage d'Edouard comme d'une chose douteuse, ni qu'il dépendît de lui d'empêcher. Mais en marquant une grande opinion de son habileté, il le fit assurer que le dessein d'Elisabeth, aussi-tôt qu'elle seroit parvenue au Trône, étoit de se faire de lui un Pere & un Protecteur; qu'elle pensoit déja à lui assurer le Chapeau de Cardinal, & que si ses priéres étoient écoutées du Roi, elle ne désespéroit pas de faire tomber l'administration entre ses mains. L'Archevêque fut si ébloui de ces offres, que ne parlant que de reconnoissance, il s'empressa d'en aller porter les marques à Grafton.

Cette démarche le rendit fort agréable au Roi, qui se voyoit un obstacle de moins, sans sçavoir à quoi il devoit attribuer ce changement ; & qui étoit flatté d'ailleurs de voir son goût justifié par un si grand exemple.

Il lui restoit néanmoins le préjugé du Public à redouter. Elisabeth comprit qu'il étoit sensible à cette crainte. Jusqu'alors toute l'intrigue avoit été renfermée entre ceux qu'on avoit admis volontairement au secret, ou qu'on avoit été forcé d'y faire entrer par d'autres vûes ; mais il falloit se donner en spectacle au Public, essuyer son jugement, & dans une Nation accoutumée à respecter ses anciens usages, n'y avoit-il rien à craindre de ses caprices ? Ce fut encore la Dame Trott qui trouva le moyen d'applanir cette difficulté. L'industrie de cette femme étoit d'autant plus admirable, que ne communiquant ses entreprises qu'au Duc de Sommerset, elle paroissoit sans mouvement lorsque tout le recevoit d'elle, & que sa famille même, dans le sein de laquelle on la voyoit

tranquille à Northampton, n'eût pas la moindre défiance de l'importante affaire dont elle étoit l'ame. Elisabeth Lucy, ancienne Maîtresse d'Edouard, vivoit retirée dans la même Ville. La Dame Trott sçut d'elle qu'elle n'avoit eu la foiblesse de se rendre aux désirs du Roi que sur une promesse de mariage signée de sa main, qu'elle conservoit encore. Quoique le changement des circonstances en dût mettre beaucoup dans ses prétentions, puisqu'Edouard étoit alors simple Comte de la Marche, elle se laissa engager dans une témérité qui ne lui étoit pas venue à l'esprit dans des tems plus favorables, & qu'on auroit peine à se persuader, si elle n'étoit attestée par tous les Historiens. Sur le bruit de l'alliance projettée avec la Princesse de Savoye, elle fit une opposition juridique au mariage d'Edouard, en prétendant que ce Prince étoit engagé à elle par des liens qui ne pouvoient être rompus. Le dessein de la Dame Trott étoit de faire prendre le change au Public, ou de diminuer du moins la surprise

qu'il auroit de voir épouser au Roi une de ses Sujettes, après l'avoir vû dans quelqu'embarras pour se délivrer d'un engagement de la même nature.

En effet, un Procès si étrange excita la curiosité de toute la Nation, & par un caprice extraordinaire on se prévint en faveur d'Elisabeth Lucy jusqu'à faire des voeux pour le succès de son entreprise. Edouard s'en allarma d'abord ; mais sa Maîtresse, instruite par le Duc de Sommerset, eut soin de lui faire entendre qu'il n'avoit que de l'avantage à espérer de cet incident. Il consentit que l'affaire fût jugée par une assemblée d'Evêques, dont l'Archevêque de Cantorbery se trouvoit naturellement le chef. La Dame Trott, qui avoit engagé Elisabeth Lucy dans cette périlleuse avanture, fut alors la premiére à lui en faire craindre les suites, & feignant de n'avoir pas prévû tout ce qu'elle envisageoit de fâcheux pour elle dans la résistance du Roi, elle lui conseilla de sacrifier une prétention frivole à d'autres avantages qu'elle

pouvoit espérer de la générosité de ce Prince. Les Evêques ne s'assemblerent pas moins, & la timide Lucy ne put éviter de paroître à leur Tribunal. Mais au lieu de produire l'Ecrit sur lequel étoient fondés ses droits, elle se réduisit à dire qu'Edouard lui avoit fait espérer qu'il l'épouseroit. Cette preuve des engagemens du Roi parut badine. Le jugement des Prélats étant tel qu'on devoit s'y attendre, Edouard se fit encore honneur de sa générosité en accordant une pension considérable à cette malheureuse fille.

Cependant, cette affaire avoit produit tout l'effet que la Dame Trott s'étoit proposé. L'étonnement du Public ayant fait naître quantité de raisonnemens & de discussions sur le fond du droit & sur l'usage qui sembloit faire une loi aux Têtes couronnées de ne s'allier qu'à des femmes de leur rang, cette question s'étoit comme tournée en problême, & le Roi profita d'une conjoncture si favorable pour élever Elisabeth Woodwille jusqu'à lui. Comme on ne pouvoit être tran-

quille néanmoins qu'après l'exécution, il y eut encore mille ménagemens qu'on ne crut pas devoir négliger. La célébration du mariage se fit secrétement, & l'on n'y admit qu'un petit nombre de témoins. Elisabeth qui se croyoit redevable de son bonheur à l'amitié de Sommerset, s'attendoit à lui faire tenir le premier rang dans cette cérémonie, & vouloit prendre un moment si favorable pour le réconcilier avec le Roi. Mais elle fut fort surprise de lui voir chercher des prétextes pour s'en dispenser; & lorsqu'après avoir reçu la Bénédicton Nuptiale elle comptoit du moins qu'il seroit le plus ardent à lui en faire des félicitations, elle fut encore plus étonnée d'apprendre qu'il avoit disparu.

On n'eut à Londres les premiéres nouvelles du mariage du Roi que par les ordres qui furent donnés pour le couronnement de la Reine. L'élévation de tous les Woodwilles qui suivit aussi-tôt cette déclaration fut une autre marque de l'ascendant que cette Princesse avoit déja sur l'esprit de son mari, ou de la force

d'une paſſion qu'il avoit tenue ſi long-tems renfermée & qui cherchoit tout d'un coup à ſe ſatisfaire par toutes ſortes de voies. Le Chevalier Woodwille, pere de la Reine, fut créé Lord Comte de Rivers. Antoine Woodwille ſon frere, ſes deux fils, enfin tout ce qui la touchoit par le ſang ou par l'amitié eut part à cette effuſion de faveurs.

Tel avoit été le ſuccès d'un deſſein, conçu à la vérité par la Reine Marguerite, mais qu'elle n'auroit jamais fait réuſſir dans l'éloignement où elle étoit de Londres, ſi elle l'eût confié à deux perſonnes moins habiles. Et comme toute la malignité de ſes Ennemis n'a pu leur faire ſuppoſer que le petit nombre de Seigneurs qui lui étoient demeurés fidéles, & qui la ſervoient avec cette ardeur & cet oubli d'eux-mêmes, y fuſſent engagés par la force de l'amour ou de quelqu'autre paſſion déréglée, il eſt naturel de ſe former la plus haute idée du caractére d'une Princeſſe qui inſpiroit un attachement ſi vif à ceux qui l'approchoient familiérement. Ce n'étoit ni l'inté-

rêt ni l'ambition qui faiſoit abandonner la Cour d'Edouard au Duc de Sommerſet, avec toutes les faveurs qu'il pouvoit attendre de la reconnoiſſance de la Reine Eliſabeth. La Dame Trott, qui ſacrifioit non-ſeulement les mêmes eſpérances, mais juſqu'aux intérêts du ſang dans la perſonne de ſa niéce, n'avoit point de vûes qui ſe rapportaſſent à ſa fortune, & renonçoit au contraire à toutes les douceurs de la vie pour faire ſon partage de l'infortune & de la douleur avec une chere Maîtreſſe à qui elle avoit dévoué toute ſon affection. Elle ne s'empreſſa pas non plus d'en venir recueillir le fruit dans les careſſes de la Reine, qui étoient la ſeule récompenſe qu'elle pût ſe propoſer. Il lui reſtoit d'autres vûes à remplir pour ſon ſervice. Elle avoit fait approuver au Duc de Sommerſet le deſſein qui lui étoit venu de paſſer quelque tems en Angleterre, & de s'approcher même de la Cour, pour obſerver de près les événemens & pour tirer parti des moindres circonſtances. Ses anciennes relations lui firent

trouver facilement de l'accès chez la Duchesse de Clarence, fille du Comte de Warwick; & s'étant insinuée dans son amitié, l'assiduité qu'elle eut auprès d'elle la mit bientôt en état de suivre toutes les démarches des Ennemis de la Reine, & de lui en rendre compte par les correspondances qu'elle s'étoit établies.

Le récit d'une si longue & si heureuse intrigue nous a fait perdre de vûe les fureurs du Comte de Warwick,& les premiers fruits que Marguerite eut l'habileté d'en tirer. Le Comte n'avoit heureusement pour témoins de ses premiers transports qu'un petit nombre d'amis qu'il avoit invités à partager sa joie,& qui se ressentirent au contraire presqu'aussi vivement que lui de son outrage. Ils lui conseillerent néanmoins de prendre le parti de la dissimulation, d'autant plus qu'Edouard ayant déja prévû ce qu'il devoit attendre de son ressentiment,s'étoit efforcé de le prévenir par tous les adoucissemens qu'il avoit crus propres à l'appaiser. Il avoit nommé Georges Nevill, son frere à l'Ar-

chevêché

chevêché d'Yorck, & lorſqu'il ne pût éviter de lui faire part de ſon mariage, il lui propoſa de repaſſer en Angleterre pour ſe charger de la principale adminiſtration & pour l'aider continuellement de ſes conſeils. Mais une bleſſure ſi profonde ne pouvoit être guérie par des remédes ſi foibles. Le Comte ſe fit une mortelle violence pour ſe renfermer dans la modération que ſes amis croyoient néceſſaire; & s'il garda quelques meſures dans la réponſe qu'il fit à Edouard, ce ne fut que pour ſe donner le tems de méditer ſa vengeance.

Il ſembloit que des mouvemens ſi vifs duſſent le porter tout d'un coup à renouer avec la Reine. Elle s'y étoit attendue, & dans une conjoncture dont elle eſpéroit tant d'avantage, elle n'avoit eu garde de s'éloigner de Paris. Cependant ſa politique fut trompée dans cette partie. Le fier Comte qui ſe ſouvenoit non-ſeulement de la démarche inconſidérée qu'il avoit faite auprès d'elle, mais de l'injurieux traitement auquel il avoit expoſé ſa ſœur,

& qui ne pouvoit douter que Marguerite n'en eut pris occasion de redoubler sa haine, auroit cru s'abaisser trop en recherchant le secours d'une Ennemie si déclarée. Mais s'adressant au Roi Louis, dont il jugeoit que le ressentiment devoit être égal au sien, il l'excita par de nouveaux motifs à lui confier l'exécution de leur vengeance commune. On ignore quelles mesures il prit avec ce Prince. Leurs conférences furent si secretes, que le Comte étant forcé par son intérêt à se taire, comme Louis y étoit porté par son caractére naturel, on n'en trouve aucune trace dans les Historiens Anglois ni dans les nôtres; mais il est vraisemblable que les grands événemens qui ne tarderent point à éclater prirent naissance dans ces premiers momens de chaleur, & que si le Roi de France ne promit point au Comte un secours ouvert de Troupes & de Munitions, il lui accorda des sommes considérables, avec toutes les assurances de protection qui pouvoient soutenir son courage.

Marguerite, ſurpriſe de ne voir, par aucune marque, que le Comte penſât à lui communiquer ſes projets, ne s'arrêta point aux vaines conſidérations qui pouvoient lui inſpirer une fierté beaucoup plus juſte. Elle réſolut de faire tenter ce caractére hautain par des propoſitions qui convenoient aux conjonctures. Le Duc de Sommerſet lui ſauva ſeulement l'humiliation de faire les premiéres démarches, en cherchant à ſe lier avec Mylady Nevill. Il n'y trouva point les difficultés qu'il pouvoit appréhender. Cette Dame, qui n'étoit pas faite pour la haine, parut charmée que la Reine fît les avances de leur réconciliation ; & ſoitqu'elle eût ordre de ſon frere de prêter l'oreille à ce que Sommerſet paroiſſoit chercher l'occaſion de lui propoſer, ſoit qu'elle ſe portât d'elle-même à ce qu'elle croyoit également utile à la Reine & au Comte, elle donna au Duc toutes les facilités qu'il cherchoit pour s'expliquer. Mais ce qui paroîtra fort étrange, elle reçut ſes explications ſans oſer les communiquer à ſon

frere, ou du moins elle feignit toujours de ne lui en avoir fait aucune ouverture. Cependant, elle convint qu'il étoit mortellement irrité contre Edouard; & loin de rejetter absolument les propositions du Duc, elle lui demanda le tems de les faire gouter au Comte pendant le voyage qu'ils alloient faire à Londres.

On ne peut attribuer cette réserve qu'à la crainte où le Comte étoit de risquer témérairement sa confiance après l'espéce de trahison qu'il avoit faite à la Reine. Malgré tous ses projets, il ne pouvoit se dispenser de retourner en Angleterre. N'avoit-il pas lieu de supposer qu'au moindre mécontentement ou sur le moindre soupçon de sa bonne foi, cette Princesse se prévaudroit des engagemens qu'il auroit pris avec elle, pour le perdre avec d'autant plus de facilité, que se trouvant à Londres, Edouard même qui ne pouvoit douter de la haine qu'il avoit pour lui saisiroit volontiers toutes les occasions qu'on lui offriroit de le traiter sans ménagement. Ce qui

donne plus de force à cette conjecture, c'eſt qu'à peine fut-il parti avec ſa ſœur, que Louis XI. traitant Marguerite avec plus d'attention que jamais, lui parla auſſi plus ouvertement de tous ſes projets, qu'il n'avoit juſqu'alors écoutés qu'avec froideur. Il lui prêta même vingt mille écus, à deux conditions qui ſembloient renfermer des vûes qu'elle ignoroit encore; l'une, qu'en remontant ſur le Trône, elle lui en payeroit quarante mille; l'autre, qu'elle donneroit le Gouvernement de Calais à *Jaſper*, Comte de Pembroock, & à Jean *de Foix*, Comte de Candale. La Reine, qui étoit capable auſſi de diſſimulatiom, affecta de ne pas pouſſer ſa curioſité au-delà des bornes qu'on ſembloit lui impoſer.

Quelque explication qu'il fallut donner à cette myſtérieuſe conduite, elle n'en comprit pas moins qu'il ſe formoit un orage où elle ſeroit mêlée, & que ne dût-elle y prêter que ſon nom, elle y auroit néceſſairement la principale part. S'il lui en couta beaucoup pour

demeurer quelque tems dans l'inaction, sa raison lui persuada que la gloire doit être sacrifiée quelquefois à des intérêts plus précieux. Mais les nouvelles qu'elle reçut de la Dame Trott la firent bientôt sortir de cette incertitude. Elle apprit que le Comte de Warwick, après avoir passé deux jours seulement à la Cour, s'étoit retiré dans ses Terres, sous prétexte d'une indisposition. Le Roi, loin de s'y opposer, avoit été bien aise de lui voir prendre ce parti volontairement ; & ne pouvant s'imaginer que dans un tems où tous les Ordres de l'Etat paroissoient affectionnés à sa personne, il eût rien à craindre du mécontentement d'un Sujet, il le négligeoit jusqu'à perdre le soin de le faire observer. Peut-être l'artifice du Comte servoit-il à l'endormir dans cette sécurité. Il étoit parti de Londres sans autre suite qu'un Valet de Chambre & deux Médecins. En arrivant de France, il s'étoit plaint d'un mal qui sembloit demander un régime de plusieurs mois, & il avoit fait beaucoup valoir la force d'esprit dont

il avoit besoin pour s'y assujettir. Edouard s'y laissa prendre avec tant d'imprudence, que dans le tems qu'il croyoit son Ennemi dans les remédes, Middleham se remplissoit toutes les nuits de ses amis & de ses créatures, qu'il faisoit avertir de s'y rendre avec beaucoup de secret. La Duchesse de Clarence s'y étant rendue plusieurs fois avec moins de mystére, la Dame Trott, qui s'étoit offerte pour l'accompagner, avoit fait diverses observations qu'elle ne manqua point de communiquer à la Reine. D'abord, la Duchesse y avoit été sans son mari, comme s'il lui en avoit couté quelques efforts pour l'engager à faire ce voyage avec elle ; mais l'ayant enfin déterminé à la suivre, il s'étoit lié si étroitement avec le Comte, qu'il passoit à Middleham tout le tems qu'il pouvoit dérober à la Cour. Sa froideur étoit venue de la facilité qu'il avoit vûe au Comte pour renoncer à leur premier projet. Quoiqu'il ne se fût point ouvert alors sur ses principales vûes, il n'avoit pu souffrir qu'un intérêt aussi

frivole que celui d'une paſſion amoureuſe l'eût emporté ſur les plus importantes déliberations, & que le Comte en un mot l'eut ſacrifié à Eliſabeth Woodwille. Il s'en étoit plaint amérement à ſa femme, & ſon chagrin augmentoit depuis que la groſſeſſe de la Reine éloignoit les eſpérances qu'il avoit eues de ſupplanter ſon frere. La Ducheſſe avoit ménagé ſi adroitement l'eſprit du Comte, qu'en lui faiſant les plaintes de ſon mari, elle avoit trouvé le moyen de lui faire goûter les vûes que le Duc avoit formées ſans ſa participation. Loin de ſe trouver de la répugnance pour la propoſition de l'élever ſur les ruines du Roi, le Comte avoit embraſſé cette ouverture comme une favorable occaſion de ſatisfaire le double reſſentiment qu'il avoit contre Edouard & contre Marguerite. Enfin, le Duc de Clarence s'étant expliqué ouvertement avec lui, tous leurs deſſeins avoient commencé à rouler ſur ce fondement; & ſi Edouard étoit proſcrit dans leurs réſolutions, Henri de Lancaſtre étoit oublié.

Une

Une autre obſervation de la Dame Trott regardoit Burchier, Archevêque de Cantorbery. Elle n'avoit pas manqué d'avertir la Ducheſſe de Clarence des liaiſons ſecretes qu'il avoit avec la Reine Eliſabeth, dans la crainte que le Comte de Warwick ne continuât de ſe livrer ſans précaution à un homme qui n'étoit plus capable que de le trahir. Mais l'Archevêque avoit vû ſi peu d'apparence à l'exécution des promeſſes par leſquelles il s'étoit laiſſé gagner, qu'il commençoit peut-être à ſe repentir de ſa crédulité. Eliſabeth n'avoit d'ardeur que pour l'agrandiſſement de ſa famille. Le Comte de Rivers ſon pere avoit été chargé de l'adminiſtration. Outre la Charge de Grand Tréſorier qu'il avoit eue preſqu'immédiatement après le mariage du Roi, il venoit d'être revêtu de celle de Grand Connétable, vacante par la démiſſion libre ou forcée du Comte de Worceſter. Antoine Woodwille ſon frere avoit obtenu, dans le même tems, la ſurvivance

de celle de Grand Connétable. Enfin, la Reine perdant le ſouvenir de toutes les voies qu'elle avoit été obligée d'employer pour aſſurer l'ouvrage de ſa fortune, ne penſoit qu'à jouir de tous les biens qui ne pouvoient plus lui échapper dans ſon élévation, & qu'à les partager avec un petit nombre de parens & d'amis ſur qui elle réuniſſoit tous ſes bienfaits. Ce fut dans le chagrin de ſe voir ſi mal récompenſé, que l'Archevêque fit le voyage de Middleham, & qu'il ſe préſenta au Comte de Warwick ſans l'avoir fait avertir de cette viſite. Sa préſence jetta d'abord l'épouvante dans une aſſemblée de Conſpirateurs qui ne rouloient que des projets de vengeance & de deſtruction. Mais, après un entretien particulier qu'il eut avec le Comte, on fut agréablement ſurpris de le voir ardent à ſe mêler dans la foule, embraſſant les uns, ſaluant les autres par leur nom, & les félicitant tous du généreux deſſein qui les raſſembloit. Cependant, il leur conſeilla d'éviter les Aſſemblées nombreuſes, & de retrancher tous

les ſujets de défiance à un Roi qui éteignoit ſes moindres ſoupçons dans le ſang. Montaigu, frere du Comte, commandoit toujours dans les Provinces du Nord. C'étoit de ce côté-là que les Conjurés vouloient tenter leur premier ſoulévement. L'Archevêque leur conſeilla encore de chercher quelque prétexte qui pût les y conduire inſenſiblement, & donner une autre couleur à leur entrepriſe que le déſir de venger le Comte de Warwick.

En communiquant de ſi importantes découvertes à la Reine, la fidelle Trott y ajoûtoit ſes conſeils. Elle étoit d'avis que la Maiſon de Lancaſtre devoit peu redouter la concurrence d'un ſecond Yorck, & que tous les mouvemens qui ſe feroient en faveur du Duc de Clarence tourneroient infailliblement à l'avantage de Henri. Quelle apparence que la Nation conſentît à ſe défaire d'Edouard pour lui faire ſuccéder ſon frere? La violence pouvoit élever un moment celui-ci, mais elle ne lui promettoit point un établiſſement tranquille & de longue

durée. Au lieu que les mêmes efforts que les deux freres alloient faire pour s'entre-déchirer, contribueroient non-seulement à les affoiblir, mais à faire regreter au Public un régne plus doux. On rappelleroit les qualités pacifiques de Henri, dont le Gouvernement n'avoit été troublé que par l'ambition d'un petit nombre de Sujets Rebelles ; & lorsque son fils viendroit se faire voir à l'Angleterre, on le regarderoit comme un signe de tranquillité & de bonheur, qui rameneroit tous les Partis à son pere.

L'impuissance força Marguerite de s'arrêter à ce conseil. C'étoit bien recueillir un fruit de l'intrigue qui lui avoit succédé si heureusement, mais ce n'étoit point encore celui qu'elle attendoit. Cependant, lorsque l'Ecosse venoit de s'accorder avec Edouard par une Tréve de douze ans, lorsque le mariage du Comte de Charolois avec la sœur de ce Prince venoit enfin de s'accomplir, lorsque le Duc de Bretagne étoit aux mains avec la France, lorsque le Roi Louis, à qui Marguerite découvrit tout ce qu'elle

avoit appris de sa confidente, parut recevoir si froidement cette nouvelle, qu'il étoit clair qu'en souhaitant de voir les Anglois occupés par des Guerres intestines, il lui étoit indifférent pour quelle cause; enfin, lorsque cette Reine infortunée se trouvoit sans amis, sans Vaisseaux, & sans Troupes même, par le malheur qu'elle eut de perdre le Sénéchal de Normandie, dont la mort dissipa le petit nombre de Volontaires qu'il avoit rassemblés; que lui restoit-il que d'attendre du Ciel les momens qu'il avoit marqués pour le retour de ses espérances, & de se flatter peut-être, suivant la pensée de sa Confidente, que les divisions de ses Ennemis serviroient à leur ruine? Elle employa cet intervalle à l'éducation de son fils. Ce jeune Prince ne démentoit pas l'opinion qu'on avoit eue de ses qualités naturelles; mais dans l'âge où il entroit, elles avoient besoin d'être cultivées par des soins assidus. La Reine lui donna les meilleurs Maîtres qu'elle put trouver en France, & veillant elle-même à leur tra-

vail, elle en prit la plus importante partie, qui étoit celle de lui former le cœur & la raison. Elle ne manquoit ni d'exemples pour confirmer ses principes, ni de motifs pour lui en inspirer le goût. Aussi le vit-elle répondre à son attente par des progrès si prompts qu'ils surpasserent ses espérances.

Mais elle fut interrompue dans cette occupation par une nouvelle qui la fit passer tout d'un coup à d'autres soins. Elle apprit, par un Messager de la Dame Trott, que la Province d'Yorck étoit en armes, sans qu'on pût encore pénétrer d'où cette tempête étoit partie. Il y avoit dans la Ville d'Yorck un riche Hôpital pour les Pélerins & les Malades, dont le revenu consistoit dans une certaine quantité de Bled, que tous les Fermiers de la Province étoient obligés de fournir, suivant l'étendue des Terres qu'ils avoient à cultiver. Un bruit subitement répandu, par lequel on persuada aux Fermiers que le bien des Pauvres n'étoit employé qu'à l'usage des Administrateurs, porta l'esprit de sédi-

tion dans toutes les parties de la Province. On refusa ouvertement de payer les contributions ordinaires, & ceux qui étoient chargés de les recueillir ayant eu la hardiesse de recourir à la force, on vit en peu de jours tous les Paysans attroupés pour leur résister par la même voie. Ce qui n'étoit qu'un mouvement confus dans son origine, devint bientôt une faction réglée, dont les chefs parurent s'entendre avec un merveilleux accord. Le nombre des Séditieux augmentant sans cesse, ils se trouverent assemblés au nombre de vingt mille, qui marcherent en bataille vers la Capitale de la Province, & qui jetterent tous les Habitans dans la consternation. Il n'y auroit eu personne qui n'eût attribué cette révolte aux intrigues du Comte de Warwick, s'il eût fait le moindre mouvement pour en tirer quelqu'utilité; mais il s'étoit rendu depuis peu dans son Gouvernement de Calais, d'où l'on ne voyoit point qu'il s'empressât de revenir; & ce qui jetta dans l'incertitude ceux mêmes qui étoient dis-

posés à le seconder sans avoir été admis à la participation de son secret, le Marquis de Montaigu son frere, qui commandoit dans Yorck, se mit à la tête de tout ce qu'il put rassembler de Troupes & de Bourgeois propres à porter les armes, pour combattre les Révoltés. En effet, les ayant attaqués avec beaucoup de courage, malgré l'inégalité de ses forces, il les mit en fuite, & prit Robert *Huldrone*, leur principal chef, à qui il fit trancher aussitôt la tête.

Cette prompte exécution devint un mystére pour quantité d'amis du Comte, qui avoient regardé l'entreprise des Mutins comme son ouvrage. Mais leur incertitude devoit durer bien plus long-tems, & la conduite des Nevills est un de ces grands coups de politique, qui paroissent surprenans même après l'exécution. Montaigu & l'Archevêque d'Yorck étoient les auteurs de la sédition, & s'ils en avoient abattu le chef, c'étoit tout à la fois pour se mettre à couvert des soupçons de la Cour aussi long-tems

que la diſſimulation leur paroîtroit néceſſaire, & pour donner adroitement aux Rebelles des guides d'un autre poids. *Coniers*, ancien Officier, dont l'expérience égaloit la valeur, avoit ordre de les raſſembler auſſi-tôt, & de mettre à leur tête deux jeunes Seigneurs qui s'étoient dévoués à la vengeance du Comte de Warwick, & qui devoient agir par leur nom, tandis que Coniers agiroit par ſes conſeils. L'un étoit fils du Lord *Fitz-Harry*, & & l'autte du Lord *Latimer*, tous deux parens du Comte. Les Mutins reprirent tant de courage, que ſe laiſſant entraîner à toutes ſortes de réſolutions, ils oublierent Yorck, qui étoit le premier objet de leur fureur, pour ſe mettre en marche vers Londres. Le Comte de Pembroock qui entreprit de s'oppoſer à leur paſſage avec dix mille hommes, fut entiérement défait. Ayant reçu néanmoins de nouvelles Troupes, il les contraignit de s'arrêter proche de Bambury, où les deux Armées camperent à peu de diſtance. Mais Henri Nevill, fils du Lord La-

timer, anima ſes gens par une exhortation ſi vive, que fondant dès le lendemain ſur l'Armée Royale, ils la taillerent en piéces. Malheureuſement pour lui-même & pour un grand nombre d'autres Seigneurs, cette victoire ſignalée lui couta la vie. Il pourſuivoit les Fuiards. S'étant abandonné à la courſe avec trop de chaleur, quelques Royaliſtes le firent Priſonnier & le tuerent enſuite de ſang froid. Mais cette barbarie inſpira tant d'horreur à ſes gens, que s'étant ſaiſis à leur tour du Comte de Pembroock & du Chevalier ſon frere, ils leur trancherent auſſi-tôt la tête. Et ne bornant point là leur vengeance, ils s'avancerent rapidement juſqu'au Château de Grafton, où ils ſurprirent le Comte de Rivers, pere de la Reine, favori du Roi & ſon principal Miniſtre. Ils l'enleverent, malgré quelques efforts qu'il entreprit pour ſe défendre, & l'ayant mené à Northampton, ils le décapiterent ſur la Place publique, ſans aucune forme de procès.

Ce furieux torrent, qui ne faiſoit que groſſir à meſure que les Révoltés

s'approchoient de Londres, auroit mis le Roi dans le dernier danger, si la rigueur extraordinaire de la Saison n'eût forcé tout d'un coup les deux Partis d'abandonner les armes. D'ailleurs, Montaigu & l'Archevêque d'Yorck, qui n'avoient pas compté sur des prospérités si rapides, jugerent à propos d'attendre les ordres du Comte; assez sûrs que le froid excessif qui arrêtoient leurs gens, ne permettroit pas au Roi de faire plus de mouvement pour les inquiéter. Le Duc de Clarence étoit allé joindre le Comte de Warwick à Calais, & c'est une chose incroyable que dans la tranquillité dont ils observoient les apparences, ni le nom de Henri de Nevill, qui s'étoit mis à la tête des Rebelles, ni la vengeance exercée sur le Comte de Rivers, ni l'origine même de la révolte qui avoit commencé sous les yeux de Montaigu, ne fissent pas soupçonner au Roi que l'orage eût été formé par le Comte de Warwick, & qu'il fût conduit par ses influences. Cette sécurité laissa le tems au Comte de prendre des me-

ſures plus juſtes que jamais pendant l'hiver. Quelques Hiſtoriens aſſurent qu'il fit le voyage de Rouen, pour conférer avec Louis XI. qui s'étoit avancé dans cette Ville. A moins qu'on ne veuille ſuppoſer dans ce Prince un déſir aveugle de troubler l'Angleterre, ſans avoir rien eu de fixe ni de bien éclairci dans ſes vûes, cette continuation d'intelligence avec le Comte de Warwick s'accorde mal avec les démarches qu'il faiſoit d'un autre côté en faveur de la Reine Marguerite.

Cette Princeſſe connoiſſoit trop bien les deſſeins du Comte par les avis qu'elle recevoit continuellement de la Dame Trott, pour ſe perſuader qu'il penſât à la ſervir. Elle ſçavoit que les intérêts de la Maiſon de Lancaſtre le touchoient peu, & qu'en ſatisfaiſant ſa haine contre Edouard, il ſe propoſoit de ſeconder l'ambition du Duc de Clarence. Cependant, l'eſpérance qu'elle avoit de profiter de leurs entrepriſes pour avancer les ſiennes, lui fit faire de nouveaux efforts auprès de

Louis XI. Ce n'étoit plus des Vaisseaux ni des Troupes qu'elle espéroit d'en obtenir. Il étoit trop occupé lui-même par l'inquiétude continuelle du Duc de Berry son frere, & par les desseins qu'il avoit sur la Bretagne. Mais dans la résolution où la Reine étoit de passer en Angleterre, elle demandoit du moins à Louis de l'y faire transporter avec autant de sûreté que de secret, & se livrant à son honneur & à sa bonne foi, elle lui laissoit le choix des moyens. Après quantité de délibérations, le Roi lui offrit d'envoyer des Ambassadeurs à Edouard, sous prétexte de l'inviter au renouvellement de la Tréve, & lui fit envisager assez de facilité à passer à leur suite. L'exemple de Henri, qui avoit été arrêté par son imprudence, & qui languissoit encore dans les Cachots de la Tour, faisoit sentir à la Reine combien elle devoit employer de précautions. Cependant, il lui parut si nécessaire d'être à Londres, ou dans quelqu'autre lieu du Royaume, au moment que le Duc de Clarence & le Comte de Warwick le-

veroient ouvertement le maſque ; que ne pouvant douter ſur les avis de la Dame Trott que cette grande entrepriſe ne fût réſervée pour l'ouverture de la Campagne, elle réſolut d'accepter l'offre de Louis à toutes ſortes de riſques.

Son fils, ce cher eſpoir d'une malheureuſe Maiſon, devoit être d'un ſi dangereux voyage, & c'étoit ſur lui ſeul que tomboient toutes ſes craintes. Il fut déguiſé ſous l'habit & le nom d'un jeune Eccléſiaſtique, qui accompagnoit l'Archevêque de Narbonne, l'un des Ambaſſadeurs nommé par le Roi. Marguerite changea elle-même d'habit & de nom, & cette Comédie fut jouée avec tant de ſecret, que les Domeſtiques mêmes de l'Archevêque n'en eurent pas de connoiſſance. Le voyage fut heureux. Ce fut à Londres même que la Reine ſe fit conduire. Elle connoiſſoit mille moyens de ſe cacher dans une grande Ville, qu'elle n'auroit pas trouvés ſi facilement dans les Provinces. De tant de fidéles Sujets qui lui reſtoient encore, à peine étoit-elle ſûre d'en trou-

ver un qui voulût s'exposer à la recevoir. Elle comprenoit qu'il y avoit une extrême différence entre le zéle qui pouvoit leur faire embrasser ses intérêts lorsqu'elle feroit éclater son arrivée, & celui dont ils auroient eu besoin pour lui ouvrir tout d'un coup leur maison, au risque de s'attirer les mêmes rigueurs qu'Edouard avoit exercées contre ceux qui avoient reçu son mari.

Les Ducs d'Excester & de Sommerset, accompagnés du Comte de Devonshire, qui étoit venu depuis quelque tems s'associer à ses infortunes, avoient passé la Mer avec elle, & se chargerent du soin de lui assurer une retraite à Londres. Elle courut quelque danger en descendant sur le rivage, de la part d'un Bourgeois qui l'envisagea fixement, en lui trouvant, disoit-il, beaucoup de ressemblance avec la Reine. Sa fermeté la tira de ce péril. Elle feignit de n'avoir rien entendu, & n'en étant pas moins attentive à la sureté du jeune Prince, qu'un de ses gens conduisoit par la main, elle

ſervit encore à favoriſer ſon paſſage. Le Duc de Sommerſet les conduiſit tous deux dans une maiſon qui lui appartenoit, & qui n'avoit pas été compriſe dans la confiſcation générale de ſes biens, par la fidelité du Concierge, qui avoit trouvé le moyen d'en ſauver cette partie. Ils y paſſerent quelques jours avec autant de tranquillité que d'abondance, prêtant néanmoins l'oreille à tous les bruits, & tirant des conjectures pour leur fortune de tous les événemens qui pénétroient dans leur ſolitude.

Il fut impoſſible à la Reine d'être ſi proche du malheureux Henri, ſans déſirer ardemment de voir ce bon Roi, ce mari doux & complaiſant, dont le nom étoit déja comme enſeveli avec le ſouvenir d'un régne de quarante ans. Mais quelle apparence de ſe faire ouvrir les portes d'une Priſon auſſi impénétrable que la Tour? Le Gouverneur étoit dévoué à la Maiſon d'Yorck. Une garde terrible veilloit ſans ceſſe à l'entrée du Cachot de Henri. On doutoit même à Londres qu'il conſervât

ſervât encore la vie, & mille gens étoient perſuadés qu'Edouard s'étant défait de lui ſecrétement, ne tardoit à faire connoître ſa mort que par un reſte de ménagement pour ſa propre gloire. La Reine étoit ſûre néanmoins qu'il vivoit. Elle avoit appris les miſérables circonſtances de ſa ſituation, du Geolier même, qui étoit un vieux Lancaſtrien qu'elle avoit placé à la Tour après la mort du Duc de Glocester, & lorſque le premier Duc de Sommerſet, pour étouffer le bruit de ſa tragique exécution, avoit pris le parti de ſe défaire ſucceſſivement de pluſieurs Geoliers, par des voies qui n'avoient pas été moins cruelles. Marguerite avoit fait preſſentir ce Vieillard, & lui trouvant tout ſon ancien zéle, pour un Maître, dont il avoit même adouci l'infortune par toutes ſortes de conſolations, elle ne déſeſpéra point de s'ouvrir un accès juſques dans le centre de cette horrible demeure.

Elle voulut tenter ſeule une ſi dangereuſe avanture. Les Hiſtoriens ne l'excuſent point d'imprudence;

mais ils trouvent cette témérité pardonnable à l'affection conjugale & à l'intérêt qu'elle avoit de s'assurer d'une vie si précieuse. Cependant, la crainte d'exposer son fils par la moindre indiscrétion, lui fit choisir un lieu différent de sa retraite, pour entretenir le Geolier. L'offre d'une récompense proportionnée au service eut moins d'effet sur ce fidéle Serviteur que la satisfaction d'obéir à sa Reine. Il ne lui déguisa point la grandeur du péril, & sa propre vie n'étoit pas ce qu'il paroissoit regreter. Mais lorsqu'il la vit résolue de prendre tous les déguisemens qu'il n'avoit osé lui proposer, il parut soulagé d'une partie de ses craintes. Celui qu'il crut le plus sûr fut de la recevoir chez lui en qualité de Domestique. Elle y consentit. Envain les Seigneurs, qui lui tenoient lieu de garde & de conseil, lui représenterent de quelle importance il étoit qu'elle n'exposât point sa liberté. Ses mesures lui sembloient si certaines, qu'elle ne put être ébranlée par aucune crainte.

On sçait qu'elle sortit heureusement d'une entreprise où elle n'avoit point effectivement d'autre risque à courir que par l'infidélité de son guide. On sçait encore que de quelque maniére qu'il s'y fût pris pour l'introduire dans le Cachot du Roi, elle trouva ce Prince dans une situation plus triste qu'on ne peut la représenter. Regardant sa vie comme un bien qui pouvoit lui être ôté à tous momens, il sembloit avoir perdu le soin de tout ce qui étoit nécessaire pour la conserver. Ceux qui ont attribué cette indifférence à sa piété ont eu raison de la croire digne du culte de l'Eglise, & l'ont proposée effectivement à la Cour de Rome, pour lui faire obtenir l'honneur de la canonisation. Mais les Historiens les plus sensés n'ont pas rapporté à la Religion ce qui paroît n'avoir été qu'un abattement de courage ou une foiblesse naturelle d'esprit, sur-tout quand on en rapproche les quarante ans que ce Prince avoit passés sur le Trône dans une langueur & une inaction qui ne peuvent lui faire

obtenir qu'un rang méprisable parmi les Rois. Depuis qu'il étoit à la Tour, il n'avoit ni changé d'habits, ni pris de repos dans un lit. A peine consentoit-il à recevoir quelques alimens grossiers, dont il faisoit toute sa nourriture. Sa barbe & ses cheveux étoient négligés ; & dans la solitude où il étoit continuellement, il paroissoit avoir perdu toute attention pour ce qui se passoit dans un monde où il n'étoit plus. Cependant, il s'attendrit jusqu'aux larmes en reconnoissant la Reine. Elle ne put résister elle-même à ce spectacle, & tout leur entretien se ressentit de cette premiére impression. On n'a pas dû s'attendre au récit d'une conférence si secrete. Elle a l'air trop Romanesque dans les Auteurs Anglois qui en ont orné leurs Ouvrages, pour être regardée un moment comme une partie sérieuse de l'Histoire que j'écris : mais il est naturel de s'imaginer que la Reine y prit de nouveaux motifs pour animer son courage, & qu'elle s'efforça d'en inspirer au Roi. Elle tira un autre avantage de cette visite, en

apprenant de lui le nom de plusieurs braves gens, dont le zéle avoit été jusqu'à trouver le moyen de faire pénétrer dans sa Prison des Lettres & des Mémoires, qui auroient servi du moins à soutenir ses espérances, s'il eût été sensible au plaisir d'avoir encore des Sujets fidéles. De ce nombre, étoit le Comte d'Oxford, que la Reine fut charmée de retrouver dans ses intérêts. Il s'étoit réconcilié avec Edouard, mais c'étoit pour servir Henri sous des apparences opposées.

Marguerite avoit passé chez le Geolier, six jours, qui avoient été nécessaires pour disposer les circonstances de son entreprise. Elle ne s'attendoit point, en retournant chez le Duc de Sommerset, à la funeste nouvelle qu'on ne put lui déguiser à son arrivée. Lorsqu'elle demandoit son fils avec empressement, pour lui rendre les embrassemens de son pere, elle apprit par la tristesse & par l'embarras du Duc autant que par sa réponse, que ce jeune Prince étoit disparu le lendemain du jour qu'elle s'étoit rendue à la Tour, &

que tous les ſoins qu'on avoit pris pour le chercher avoient été inutiles. A la vérité, le Duc ajoûta auſſi-tôt, pour diminuer le trouble mortel de la Reine par quelque ombre d'eſpérance, que le Valet de Chambre du Prince s'étoit dérobé avec lui, & qu'ayant emporté une partie de leurs habits il y avoit peu d'apparence qu'il leur fût arrivé quelque malheur, s'ils ne s'y étoient précipités volontairement. Mais cet adouciſſement étoit-il capable de guérir les allarmes de Marguerite? Elle paſſa huit jours, c'eſt-à-dire, tout le tems que dura ſa peine, dans des tourmens qui triompherent de ſa conſtance. La moindre de ſes craintes étoit qu'Edouard n'eût fait enlever le Prince; & loin de ſe raſſurer en apprenant qu'on n'avoit point entendu parler de lui à la Cour, elle ſe perſuadoit quelquefois que ſa perte n'en étoit que plus certaine, & que ſes Ennemis l'avoient fait égorger ſecrétement.

Enfin, ſon inquiétude fut diſſipée par le retour du Prince. Il ſe

présenta timidement lorsqu'il eut appris que la Reine sa mere étoit revenue de la Tour & qu'elle avoit été mortellement affligée de son absence. Ce fut moins de lui que de son guide qu'elle tira d'abord le secret de son voyage & de ses desseins. Il revenoit de Calais, où l'amour l'avoit conduit. Quoiqu'il eût à peine quatorze ans, il n'avoit pu voir la seconde fille du Comte de Warwick, qui se nommoit Anne, comme Mylady Nevill, sans prendre pour elle tous les sentimens d'une vive passion. Il l'avoit vûe à Paris avec le Comte. Le tems n'avoit fait qu'augmenter son ardeur; & lorsqu'il avoit cru la Reine occupée pour quelques semaines à la visite de son pere, il avoit forcé son Valet de chambre de faire avec lui le voyage de Calais, dans l'espoir d'être revenu à Londres avant qu'elle eut fini ses affaires à la Tour. Au reproche qu'elle lui fit de s'être exposé avec tant d'imprudence aux dangers qui menaçoient sa vie, il répondit agréablement qu'elle ne lui avoit pas donné un exemple de

timidité en se livrant à la discrétion d'un Geolier.

Quelle opinion ne conçut-elle point d'un caractére si ferme & si entreprenant ? Cependant, la prudence lui fit modérer sa joie ; & donnant au contraire le nom de témérité à sa hardiesse, elle voulut sçavoir toutes les circonstances de son voyage, pour en prendre occasion de l'instruire par ses moindres fautes. Mais elle ne résista point au transport de son cœur, lorsqu'elle entendit avec quels ménagemens & quelle discrétion il avoit non-seulement satisfait les mouvemens de sa tendresse, mais découvert une partie des desseins du Comte par les informations qu'il avoit eu l'adresse de se procurer à Calais. Elle l'embrassa, dit un Historien, qui ne fait pas difficulté de lui attribuer ici le don de Prophétie, & versant des larmes de joie & de douleur par le mêlange qui se faisoit tout à la fois de ces deux sentimens dans son ame, elle lui dit dans ces propres termes : » La fortune qui vous a maltraité » depuis votre naissance, n'a pas de » réparation

» réparation qui suffise pour tant » d'injustices. Je crains qu'elle n'a» cheve de vous perdre, parce » qu'elle vous doit plus qu'elle ne » peut vous rendre. » On n'oubliera point cette prédiction de la Reine, lorsque j'en rapporterai une beaucoup plus claire & plus circonstanciée du Roi son mari.

Il est vrai que le jeune Prince avoit conduit son avanture amoureuse avec une sagesse rare à son âge. Il s'étoit introduit à Calais sous le même déguisement qu'on avoit employé pour le faire entrer à Londres. Rien n'étoit si commun que d'y voir passer de jeunes Ecclésiastiques, qui alloient faire leurs Cours d'Etude dans les Abbayes de Normandie. Il avoit eu même assez d'adresse pour se ménager plusieurs fois l'occasion d'entretenir Anne de Nevill, & ce qui l'auroit peut-être exposé à quelque disgrace s'il n'eût pas réussi à lui plaire, étoit devenu la cause de sa sûreté, lorsqu'il lui eût inspiré assez de reconnoissance & d'amour pour l'intéresser à son sort. Il avoit observé

les préparatifs qui se faisoient sourdement pour le départ du Duc de Clarence & du Comte de Warwick, qui étoient tous deux dans cette Ville avec leur famille. Il avoit été témoin de l'agitation de leurs gens, & divers éclaircissemens qu'il avoit tirés de sa Maîtresse ne lui avoient pas permis de douter que le Comte ne fût à la veille de repasser la Mer, avec mille desseins qui devoient être funestes à Edouard.

Ces observations s'accordoient si bien avec les avis que Marguerite recevoit de la Dame Trott, que l'hiver approchant de sa fin, elle s'attendit à voir ouvrir la Campagne par quelqu'entreprise éclatante. Tous ses soins furent bornés dans cet intervalle à disposer les ressorts de ses propres desseins & à ranimer directement ou par ses Emissaires l'ancienne chaleur de ses Partisans. A peine le mois de Février fut-il passé, que le Duc & le Comte se rendirent à Londres. Ils y arriverent sans suite & dans la seule vûe d'observer les dispositions de la Cour. Cette affectation de confiance leur réussit si bien, que par le plus étrange

oubli de ſes intérêts & malgré les ſoupçons qu'on lui avoit fait naître pendant l'hiver, Edouard leur donna conjointement une commiſſion pour lever des Troupes contre les Révoltés du Nord. Mais le voile étoit prêt à ſe fendre. Etant partis tous deux, comme ſi rien ne leur eût paru ſi preſſant que d'exécuter cet ordre, ils joignirent à trente milles de Londres un Corps de Troupes, qui leur étoit venu de Calais par la Province de Norfolck, & reprenant vers celle d'Yorck, ils s'y trouverent tout d'un coup à la tête d'une Armée conſidérable, tant des Troupes qui étoient à leur ſuite, que des Révoltés qui les attendoient. Edouard, frappé comme de la foudre à cette nouvelle, s'emporta d'abord aux extrémités les plus violentes. Il envoya ordre à tout ce qui lui reſtoit de Sujets fidéles dans les Provinces du Nord, de ſe ſaiſir de ces deux Rebelles, & il promit à quiconque les prendroit vifs ou morts, une penſion de mille livres ſterling ou une ſomme de dix mille livres à ſon choix. Sur le

champ, il fit lever des Troupes dans tous les lieux de son obéissance, & se voyant dans peu de jours une Armée de vingt mille hommes, il ne balança point à marcher aussi-tôt contre ses Ennemis.

Quoiqu'ils ne se fussent point attendus à tant de vigueur & de diligence, ils se disposerent à le recevoir de pied ferme, dans la résolution de décider promptement la querelle par une bataille. Les deux Armées se trouverent bientôt si proches, que la nuit seule fit différer l'engagement. Cependant, quelques Seigneurs des plus modérés profiterent de cet intervalle pour faire des propositions d'accommodement. Edouard, un peu refroidi à la vûe du péril, considéra qu'il alloit risquer sa Couronne par la perte d'une bataille; au lieu que tous les avantages qu'il pouvoit espérer de la victoire ne le dédommageroient pas même du sang qu'elle ne manqueroit pas de lui couter. Il avoit affaire d'ailleurs au Comte de Warwick, dont le seul nom sembloit régler le sort des combats; à celui qui l'avoit

élevé sur le Trône, & qui n'entreprenoit pas de l'en précipiter sans avoir assuré son dessein par des mesures dignes de sa prudence & de son courage. Ces réfléxions le firent consentir à commencer dès le lendemain une négociation, dont le succès lui parut si peu douteux, qu'il négligea de se retrancher dans son Camp avec les précautions ordinaires. Le Comte de Warwick fut informé de sa négligence, & ne laissa point échapper l'occasion. Il attaqua pendant la nuit l'Armée Royale. Son nom y jetta tant de désordre, que dédaignant de tuer des Ennemis qui ne se présentoient pas même à ses coups, il pénétra jusqu'à la Tente d'Edouard. A peine ce Prince étoit-il sorti des bras du sommeil. Troublé par un tumulte dont il ignoroit encore la cause, incertain s'il falloit fuir ou combattre, il vit arriver le Comte victorieux, dont la présence lui annonçoit sa destinée. Toute la fierté de son rang disparut aux yeux de son Vainqueur; il lui remit ses armes, en le priant de ne pas abuser de sa victoire.

Quel événement ! Le Comte n'insulta point au malheur d'un Ennemi suppliant. Mais l'ayant fait conduire sur le champ à Warwick, il prit le jour suivant pour délibérer avec le Duc de Clarence sur le premier usage qu'ils devoient faire de leur fortune. L'impatiente ambition du Duc lui auroit fait souhaiter de ne pas différer plus long-tems à publier ses prétentions. L'Armée même du Roi s'étant réunie à celle du Comte, il sembloit que cette disposition générale à l'obéissance ne lui laissât à craindre aucun obstacle. Cependant, l'avis du Comte fut de donner une forme plus paisible à leur entreprise, & de se rendre dans la Capitale, pour s'appuyer de l'autorité du Parlement. Il congédia une partie de ses Troupes, dans la vûe de faire connoître au Public qu'il pensoit moins à troubler l'Etat qu'à rétablir l'ordre & la justice, dont il se plaignoit qu'Edouard avoit violé toutes les loix ; & se contentant d'annoncer par cette préparation les changemens qu'il méditoit, il déclara que son dessein étoit

d'aller à Londres, pour remédier aux abus de l'administration, de concert avec le Parlement. Mais Warwick ne lui paroissant point un lieu assez sûr pour en faire la Prison du Roi, il le fit transporter dans son Château de Middleham, où il le confia à la garde de l'Archevêque d'Yorck, son frere.

Le bruit de sa victoire s'étoit déja répandu jusqu'à Londres. Dans le premier mouvement de sa joie, Marguerite avoit panché à ne pas perdre un moment pour rassembler ses Partisans, & pour faire proclamer son mari, ou son fils, suivant l'inclination que le Peuple marqueroit pour l'un ou l'autre de ces deux Princes. Mais on lui représenta que le tems qu'il falloit choisir n'étoit pas celui où les deux Vainqueurs étoient encore à la tête d'une puissante Armée, & où le seul dépit de se voir prévenu seroit capable de porter le Duc de Clarence à se réconcilier sur le champ avec son frere. Comme la résolution à laquelle ils s'étoient arrêtés de se rendre à Londres, sans avoir fait la moindre ou-

verture de leur dessein ; sembloit laisser quelque lieu de douter s'ils n'en avoient pas changé en faveur de Henri, le Duc de Sommerset fut d'avis qu'il ne falloit pas craindre de leur avoir quelqu'obligation s'ils vouloient se déclarer pour ce Prince; & que s'ils marquoient d'autres intentions en arrivant à Londres, ou s'ils tardoient même un moment à faire ouvrir la Prison de Henri, il seroit tems alors d'éclater, avec d'autant plus de confiance que leur arrivée même serviroit à persuader au Peuple que cette révolution seroit leur ouvrage ; sans compter que ne pouvant se faire accompagner dans Londres par les Troupes qui leur restoient, il seroit aisé, avec quelques précautions, de les arrêter eux-mêmes, & de leur faire prendre la place du Roi au moment qu'il sortiroit de la Tour.

Ce conseil étoit sans doute le seul auquel Marguerite pût s'arrêter, dans une conjoncture précipitée où elle ne pouvoit espérer de rassembler tout d'un coup des Trou-

pes, & où elle avoit néanmoins aſſez de Partiſans à Londres pour ſe promettre d'enlever aiſément les deux chefs des Rebelles. Ses principaux Confidens s'occuperent à faire armer ſecrétement leurs amis dans tous les quartiers de la Ville, & choiſirent un nombre des plus réſolus pour cet enlévement. Toutes les meſures furent priſes avec tant d'ordre & de diſcrétion, que rien ne ſembloit capable de faire manquer un deſſein ſi bien concerté. On apprit bientôt que le Comte de Warwick s'approchoit, & qu'en avançant dans ſa marche il avoit diminué le nombre de ſes Troupes, en les congédiant ſucceſſivement à meſure qu'il traverſoit les Provinces où elles avoient été levées. Cette derniére nouvelle paroiſſoit aſſurer l'entrepriſe des Lancaſtriens. Mais lorſqu'en ſupputant les jours on s'attendoit à le voir arriver, on fut informé qu'ayant rencontré la Reine Eliſabeth à Saint Albans, il y avoit été ſi vivement ſollicité par cette Princeſſe d'écouter les propoſitions qu'elle avoit à

lui faire, qu'entraîné peut-être par un reste de ses anciens sentimens, il il n'avoit pu résister à ses instances. Quoique rien ne fût assez puissant pour lui faire abandonner ses projets, il vouloit joindre à la gloire des armes celle de la galanterie, & par une complaisance hors de saison, il perdoit des momens précieux, qu'il ne se croyoit pas si près de regreter.

Elisabeth, sans être extrêmement distinguée par l'esprit, avoit toute l'adresse qui est propre à son sexe. Elle espéra beaucoup de la facilité que le Comte avoit eue à se laisser retenir par ses priéres, & ne pouvant douter à quoi elle devoit attribuer son ascendant, elle ne fit pas difficulté de l'employer, pour ramener ce fier Vainqueur à des sentimens plus modérés. Il l'écouta sans se laisser fléchir; mais le plaisir qu'il avoit à la voir, & la complaisance qu'elle eut de l'écouter lui-même sans paroître offensée de ses discours galans, lui firent employer plusieurs jours dans une occupation si douce. Aux instances du Duc de

Clarence, qui lui conſeilloit de ne pas différer de ſe rendre à Londres, il répondoit que tout étant tranquille autour d'eux, il ne voyoit rien qui rendît leur marche ſi preſſante, & qu'il étoit même de leur intérêt de perſuader à toute l'Angleterre qu'ils ne rouloient que des projets de paix & de bien public, puiſqu'il n'entroit rien dans leur conduite qui ſentît la précipitation & l'emportement. Ainſi, l'amour, qui a ruiné tant de hautes entrepriſes, lui préparoit une de ſes plus inſignes trahiſons. Tandis qu'il s'endormoit dans cet excès de ſécurité, un bruit ſoudain, qu'il fut aſſez heureux pour entendre avant ceux qui auroient pu le faire ſervir à ſa perte, lui apprit qu'Edouard échappé de ſa Priſon étoit entré preſque ſeul à Londres, qu'il y avoit été reçu avec l'acclamation de tout ce qu'il y avoit laiſſé de Sujets fidéles, & que le petit reſte de Troupes qui étoient campées à quelques milles de Saint Albans s'étoient débandées à cette nouvelle. Malheureuſement pour le Comte, ſon Détachement de

la garnison de Calais avoit repris vers la Mer par ses ordres, & n'étoit plus à portée d'être assez promptement rappellé. Dans l'inquiétude dont il ne put se défendre pour sa propre sûreté, au milieu d'une Ville où il craignit que les commandemens de la Reine ne fussent plus respectés que les siens, il ne vit point d'autre parti que de profiter avec le Duc de Clarence du bonheur qu'ils avoient eu d'être avertis les premiers, pour fuir avec toute la vîtesse de leurs chevaux.

Mais ce contre-tems n'étoit pas moins affreux pour Marguerite. Il étoit vrai qu'Edouard avoit trompé la vigilance de l'Archevêque d'Yorck, s'il ne l'avoit pas même gagné par ses promesses, comme divers Historiens l'ont prétendu. Ce Prélat s'étoit laissé persuader qu'il ne risquoit rien à permettre au Roi de chasser à pied dans le Parc de Middleham, & le faisant escorter seulement de vingt Gardes, il lui avoit accordé cet amusement dès le lendemain de son arrivée. Dans un canton qui appartenoit bien loin au

Comte de Warwick, ce n'étoit pas effectivement des Vassaux de son Ennemi qu'Edouard avoit espéré du secours pour sa fuite ; mais connoissant le Pays, il avoit gagné en peu de mots un de ses Gardes par la promesse d'une récompense égale au service, & il l'avoit employé pour faire avertir un Gentilhomme voisin, qu'il connoissoit attaché à ses intérêts, de se trouver avec deux chevaux sous les murs du Parc. Rien ne lui avoit été si facile que de passer le mur, à la vûe même de ses Gardes, qui avoient pris l'envie qu'il en marquoit pour un badinage. Il étoit monté à cheval aussi-tôt, sans autre guide que le Gentilhomme, dont la fidélité avoit répondu à son attente ; & prenant à peine le tems de faire rafraîchir leurs chevaux dans leur course, ils avoient gagné Londres avec une diligence incroyable. Ceux qui accusent l'Archevêque d'Yorck, d'avoir trahi la confiance de ses deux freres font ce récit différemment. Les uns croyent que ce fut par la Reine qu'il se laissa séduire, & que cette Princesse, après avoir obtenu

du Comte de Warwick qu'il passeroit quelques jours à Saint Albans pour entrer en conférence avec elle, dépêcha sur le champ à l'Archevêque un Irlandois fort adroit, nommé *Dilbon*, qui persuada à ce Prélat que tandis que son frere prenoit le parti de s'accommoder avec la Reine, il devoit user de l'occasion qu'il avoit de ménager ses propres intérêts en faisant son accommodement avec le Roi. D'autres attribuent uniquement sa foiblesse à son ambition, qui se laissa éblouir par les promesses & les maniéres engageantes d'Edouard. Quoiqu'il en soit, ce Prince ayant rencontré le Lord Hastings en traversant la Province d'Yorck, lui avoit donné ordre d'assembler diligemment quelques Troupes, & ce fut le bruit de leur approche autant que la nouvelle de la liberté du Roi qui dissipa celles qui restoient au Comte de Warwick.

Quand Marguerite auroit ignoré toutes ces circonstances, la revolution dont elle fut témoin dans la Capitale, & le refroidissement d'un grand nombre de ses Partisans au-

roient suffi pour lui inspirer beaucoup de défiance de sa situation. Ses allarmes redoublerent en voyant changer la garde de la Tour, & les Emissaires d'Edouard repandus dans toutes les parties de la Ville pour y prendre des informations avec le dernier soin. Elle ne douta point que les mouvemens qui s'étoient faits en sa faveur n'eussent été penetrés, & ses Confidens ayant les mêmes soupçons, ils n'eurent plus rien de si pressant que de mettre le Prince de Galles à couvert. L'Achevêque de Narbonne étoit retourné en France; mais il avoit laissé à Londres une partie de son Equipage, dans le seul dessein de favoriser le passage de la Reine & du Prince, s'ils se trouvoient forcés d'avoir recours à la fuite. Ils risquerent un voyage qui étoit moins dangereux qu'un plus long séjour à Londres. Cependant, le regret de se voir arracher de si belles espérances, fit saisir à la Reine jusqu'aux moindres ressources qu'elle crut propres à les faire renaître. Elle apprit dans sa route que le Comte de

Warwick & le Duc de Clarence ayant rejoint les Troupes qu'ils avoient renvoyées à Calais, étoient retournés ſur leurs pas, & ſe flattoient encore de les groſſir aſſez par de promptes levées, pour donner de l'inquiétude au Roi avant qu'il eût le tems lui-même de fortifier les ſiennes. Ce fut aſſez pour lui faire prendre le parti de s'arrêter dans une maiſon de Campagne de la Province de Kent, où le Duc de Sommerſet lui répondit de la fidélité du Maître. Mais dans une ſituation ſi incertaine, elle n'oſa retenir ſon fils avec elle, & profitant du voiſinage de la Mer, elle le fit paſſer à Boulogne ſous la conduite du Duc.

Le Comte de Warwick avoit chargé effectivement un jeune Seigneur, fils du Lord Wells, de lever des Troupes dans une Province où il lui connoiſſoit beaucoup de crédit. L'ardeur de ce jeune homme lui avoit fait exécuter ſi heureuſement ſa commiſſion, qu'il s'étoit vû dans peu de jours à la tête de douze mille hommes, & le Comte n'épargnant rien de ſon côté pour

rassembler ses Partisans, Edouard, qui ne se trouvoit encore qu'une Armée très-foible, se crut menacé d'un péril plus pressant que celui dont son bonheur l'avoit délivré. L'impatience de voir ses Ennemis si obstinés à sa ruine lui fit commettre une action cruelle. Il se vengea du jeune Wells en faisant couper la tête à son pere, Vieillard respectable qui s'étoit rendu à la Cour sur ses premiers ordres, & qui pensoit bien moins à soutenir son fils dans sa révolte qu'à se sauver lui-même par ses excuses & ses soumissions. Cette barbarie tourna néanmoins à l'avantage d'Edouard, par l'imprudente fureur du fils, qui ne garda aucun ménagement pour venger son pere. Au lieu d'attendre le Comte de Warwick, ou de prendre quelques détours pour s'aller joindre à lui, il s'avança témérairement vers l'Armée du Roi, qui étoit augmentée par la jonction du Lord Hastings. Edouard qui le cherchoit aussi, pour s'opposer au dessein qu'il lui supposoit de se joindre au Comte, le rencontra près de

Strafford. Le combat fut ſanglant. Wells fit des prodiges de valeur. Mais il ne fut pas même aſſez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit par les armes. Après avoir vû tomber autour de lui dix mille de ſes gens, il fut pris par des Vainqueurs trop pitoyables, qui ne lui ſauverent la vie que poûr la lui faire perdre ſur un échaffaut.

Son malheur ſe fit ſentir au Comte de Warwick, par la conſternation que la victoire du Roi répandit dans ſes Troupes. Il eut le chagrin de s'entendre déclaret par le Lord Stanley, un de ſes principaux Chefs, qu'il n'y avoit point aſſez de gloire à ſeconder les fureurs d'un Rebelle, pour l'acheter par le riſque continuel de devenir la proie d'un Bourreau. Ce diſcours, qui ſe répandit dans l'Armée du Comte, acheva d'y jetter le découragement. Il ſe vit expoſé, non-ſeulement à tomber dans les mains du Vainqueur, qui s'avançoit vers lui avec la derniére diligence, mais à lui être livré par ſes propres Soldats qui méditoient déja cette noire trahiſon. La

certitude qu'il en eut lui fit prendre le tems de la nuit pour se sauver par la Mer avec le Duc & la Duchesse de Clarence. Cette Dame, qui étoit fort avancée dans sa grossesse, fut si allarmée du péril, qu'en mettant le piéd dans le Vaisseau elle accoucha d'un Prince auquel on donna le nom d'Edouard.

D'un autre côté, Marguerite, qui étoit à si peu de distance du Comte qu'elle fut informée aussi-tôt de son départ, ne différa point un moment à monter sur un Vaisseau qu'on lui tenoit prêt sur la côte; de sorte que c'étoit un exemple singulier des jeux de la fortune que de voir fuir dans ce désordre & par des routes si peu éloignées, les chefs de deux entreprises qui n'avoient rien eu de commun, quoiqu'elles se trouvassent renversées du même coup, & dont l'une n'auroit pu réussir que par des suppositions qui auroient toujours entraîné la ruine de l'autre; tandis qu'on s'imaginoit néanmoins des deux parts qu'on n'avoit que les mêmes plaintes à faire de la fortune, & que le bonheur d'Edouard avoit

été le seul obstacle auquel on avoit été forcé de céder. Mais il se préparoit des obscurités encore plus profondes & qui donnerent occasion à d'autres erreurs. Le Comte de Warwick se retiroit avec confiance dans sa Ville de Calais, & rien n'auroit pu lui faire soupçonner que cet azyle lui fût fermé. Quelle fut sa surprise en approchant du Port, de voir tirer le Canon sur lui ! C'étoit néanmoins le fidéle Vauclerc qui commandoit toujours dans cette Place. La fureur de se voir trahi si indignement auroit porté le Comte à quelqu'entreprise extravagante, s'il n'avoit eu la Duchesse sa fille à ménager. Mais l'état où elle étoit lui fit une nécessité si absolue de se modérer, qu'étouffant jusqu'à ses plaintes, il fut forcé d'employer les soumissions & les priéres pour obtenir de Vauclerc quelques secours qui étoient nécessaires à la Duchesse. Philippe de Commines, qui étoit alors en Flandres, & qui avoit quelquefois occasion d'aller à Calais, rapporte que tout le secours qui fut accordé par Vauclerc se ré-

duisit à deux Flacons de Vin. Cependant, s'étant servi d'un homme de confiance pour envoyer ce léger présent au Comte, il lui fit dire qu'il étoit toujours le plus fidéle de ses amis, & que c'étoit par zéle pour son service qu'il le traitoit avec cette rigueur; que dans les circonstances où se trouvoit la Ville, son Gouvernement n'étoit point un refuge assuré pour lui; & que par des raisons qu'il se réservoit à lui expliquer un jour, il lui conseilloit d'aller prendre terre dans quelque Port de France. Commines ajoûte que ces apparences de fidélité dans Vauclerc charmerent Edouard, qui n'en pénétroit pas les motifs. Il lui donna aussi-tôt le Gouvernement de Calais; & le Duc de Bourgogne, qui ne fut pas moins sensible au zéle qu'il lui croyoit pour son beau-frere, lui fit une pension annuelle de mille écus. Cependant, Warwick consolé par l'explication qu'il avoit reçue, ne douta point qu'en se réfugiant en France il ne fût traité favorablement de Louis XI, dont il avoit gagné particuliérement l'e-

ſtime & l'amitié. Mais ſon Vaiſſeau n'étant qu'un *Pacqueboat* , il n'eut pas plutôt repris le large , qu'un coup de vent le mit en danger de perir. Les allarmes de la Ducheſſe & de quelques autres Dames qui étoient avec elle, l'auroient obligé de gagner indifféremment la côte la plus voiſine , s'il n'eût apperçu un Vaiſſeau François que ſa grandeur rendoit plus capable de réſiſtance, & qui paroiſſoit remonter comme lui vers la côte de France. Il fut forcé par les cris des Dames de faire tous ſes efforts pour l'aborder. S'étant aſſuré qu'il alloit à Dieppe, il pria le Capitaine d'y recevoir trois Dames, qui étoient ſes deux filles & ſa ſœur ; & craignant autant de ſouiller ſa gloire en paroiſſant troublé d'un péril qui avoit éffrayé des femmes, que de riſquer témérairement ſa tête en la confiant à un inconnu, il réſolut avec le Duc de Clarence de ne pas changer de Vaiſſeau pour achever leur route.

La fortune ne pouvoit continuer ſes caprices avec plus de bizarrerie. C'étoit la Reine Margue-

rite qui faiſoit voile en France avec le Duc d'Exceſter, & quelques autres Seigneurs qui ne ſe laſſoient point de leur malheureuſe conſtance à la ſuivre. Leur haine pour le Comte les avoit bien portés à ſe dérober à ſes yeux, lorſqu'ils l'avoient vû parler de ſon Bord à leur Capitaine. Mais un ſentiment de compaſſion naturelle ne leur ayant point permis de rejetter la Ducheſſe de Clarence dans la ſituation où elle étoit, ils avoient conſenti que le Capitaine la reçût avec les autres Dames; & s'étant contentés de ne pas la troubler par leur préſence, il leur avoit paru indifférent qu'elle fût accompagnée du Comte & du Duc, dont ils n'avoient rien à redouter. Cependant, cette froideur, qui auroit peut-être duré pendant tout le reſte de leur navigation, ſi ces deux Seigneurs euſſent pris le parti de ſuivre les Dames, ſe changea bientôt en careſſes & en familiarité lorſqu'elles ſe trouverent ſans eux dans le Vaiſſeau. Mylady Nevill ne ſe crut point diſpenſée par ſes anciens reſſenti-

mens de rendre ſes devoirs à la Reine ; & cette Princeſſe n'ayant pu ſe défendre de quelque plaiſir à voir la fille du Comte, dont elle connoiſſoit la tendreſſe pour le Prince ſon fils, leur liaiſon devint bientôt auſſi étroite que ſi elle n'eût jamais été interrompue. Ce fut ſans doute dans les communications qu'elles eurent enſemble ſur l'état commun de leur fortune, qu'elles formerent le plan du plus étrange événement qu'on ait lû juſqu'ici dans une Hiſtoire ſi féconde en avantures. Je n'ai pas beſoin de précautions pour diminuer l'étonnement du Lecteur, puiſque je n'ai rien à rapporter qui ne ſoit vérifié par toutes les ſources de l'Hiſtoire.

Il ne ſe trouve aucun Hiſtorien qui ait pris ſoin de nous apprendre laquelle des deux filles du Comte de Warwick avoit été deshonorée par Edouard ; & comme on ne peut s'imaginer que ce fût celle qui avoit épouſé le frere de ce Prince, je m'attache plus volontiers à l'idée d'un Ecrivain Anglois, qui ſuppoſe une troiſiéme fille au Comte, que

de

de souiller par ce soupçon le caractére de l'aimable Anne Nevill. Son âge justifie d'ailleurs cette conjecture. Etant aussi jeune que le Prince de Galles, qui n'avoit alors qu'environ quatorze ans, comment auroit-elle fait le sujet d'une malheureuse avanture, qui s'étoit passée plusieurs années auparavant? Son caractére est une autre preuve en sa faveur, car on ne loue pas moins sa vertu que ses charmes.

La Reine, au milieu de ses tristes réfléxions, prit tant de goût à la voir, que ne se lassant ni de son entretien ni de sa présence, elle s'en fit une douce occupation jusqu'à Dieppe. Et n'ayant point manqué de lui parler du voyage que son fils avoit fait à Calais, elle tira d'elle insensiblement le secret des amours de ce Prince. Il l'avoit vûe pour la premiére fois à Paris, & formant aussi-tôt le dessein de lui plaire, il s'y étoit pris avec une adresse qui sembloit surpasser son âge. C'étoit dans un tems où la haine du Comte de Warwick s'étoit relâchée jusqu'à faire offrir ses services à la Reine.

Le jeune Prince, qui n'avoit pu tout à fait ignorer cette négociation, en avoit pris occasion de faire connoître ses sentimens à la fille du Comte, & sentant déja pour quel rang il étoit né, il lui avoit déclaré qu'il ne souhaitoit la réconciliation de son pere avec la Reine que pour se trouver autorisé par la reconnoissance qu'il devroit aux services du Comte à partager quelques jours sa Couronne avec sa fille. Anne, en faisant cet aveu à la Reine, ajoûta modestement qu'elle avoit été bien éloignée de se laisser aveugler par cette espérance; mais ne pouvant désavouer aussi qu'elle n'eût été sensible à l'inclination du Prince, elle n'en fit que plus flatteusement sa Cour à Marguerite, en lui confessant que si elle étoit touchée de quelque chose, c'étoit du mérite de son fils beaucoup plus que de sa grandeur. Cette ingénuité amusant beaucoup la Reine, elle voulut sçavoir de quoi ils étoient convenus, & quelles étoient leurs espérances en supposant, comme ils n'en étoient que trop menacés, qu'E-

douard demeurât ferme sur le Trône ? Ici la fille du Comte, après s'être fait un peu presser, demanda pardon à la Reine d'un sentiment qu'elle osoit à peine exprimer. Mais forcée par ses ordres, elle avouoit, lui dit-elle, que loin de souhaiter le rétablissement du Prince, son unique désir étoit qu'il demeurât dans une condition privée, parce que n'aimant que sa personne, elle se croiroit bien plus autorisée dans son inclination par la ressemblance de leur fortune.

Cette conversation que je ne fais que traduire, & que je n'ai pas trouvée sans vraisemblance dans une vie particuliére, eut tant d'agrément pour la Reine, que la tournant en badinage avec les autres Dames, elle loua également la sagesse & l'esprit d'Anne Nevill. On arriva heureusement à Dieppe. Les deux Seigneurs y étoient arrivés quatre heures plutôt, par la légéreté de leur *Pacqueboat*. Ils attendoient leurs Dames sur le Port. Quel fut leur étonnement de voir sortir du Vaisseau, la Reine, accompagnée de My-

lady & d'Anne Nevill, qui paroiſſoient s'empreſſer autour d'elle avec autant d'affection que de reſpect, & qui avoient même tout l'air de liberté que donne la joie ? Il n'étoit pas tems d'écouter la haine pour s'emporter à des incivilités groſſiéres. Le Duc & le Comte offrirent la main à Marguerite. Elle l'accepta, en ſouriant malgré elle d'une ſi étrange rencontre. Il fallut ſe repoſer un moment des fatigues de la Mer. La converſation ſe lia ſi heureuſement, qu'en moins d'une heure, non-ſeulement la Reine & le Comte de Warwick oublierent tous leurs reſſentimens pour ſe lier d'intérêt & d'amitié, mais qu'ils cimenterent auſſi-tôt cette liaiſon par le mariage du Prince de Galles & d'Anne de Nevill. Le Prince s'étoit rendu de Boulogne à Paris avec le Duc de Sommerſet. On ne remit l'exécution de cet étrange Traité qu'après l'aveu qu'on ſe crut obligé d'obtenir du Roi de France, qui étoit alors à Amboiſe avec toute ſa Cour. La Reine promit au Comte de s'y rendre, après un voyage

fort court qu'elle méditoit chez le Roi de Sicile son pere.

Si l'on se rappelle toutes les raisons qu'ils avoient de se détester, & par quels progrès leur haine avoit dû parvenir au comble, on ne sera pas surpris que j'aye annoncé cet événement comme un de ces coups extraordinaires de la fortune qui ne tirent aucune vraisemblance de la force ni de la gravité des témoignages, & qu'on ne trouve pas moins incroyables après s'être bien convaincu qu'ils sont certains. Les Nevills avoient fait profession d'être les Ennemis déclarés de la Reine dès qu'elle étoit montée sur le Trône, & leurs anciennes liaisons avec le Duc d'Yorck les attachoient autant aux intérêts de sa Maison que leur ressentiment contre celle de Lancastre. Le Comte avoit tué de sa main le premier Duc de Sommerset. C'étoit par son ordre que Montaigu son frere avoit fait trancher la tête au Second. Quelque panchant qu'on ait à relever la vertu de Marguerite, il ne paroît pas douteux qu'ils n'eussent été tous deux ses

Amant. En faut-il d'autre preuve que la cruelle vengeance qu'elle en avoit tirée sur le Comte de Salisbury? Warwick l'avoit regardée tellement comme une marque de haine personnelle, qu'il étoit entré autant de fureur que de courage dans tout ce qu'il avoit entrepris à la suite pour la ruine de son mari, & pour la sienne. Le piége qu'elle lui avoit tendu, dans une perfide négociation où elle avoit employé pour le perdre ce qu'il avoit de plus cher, étoit un autre outrage qui avoit redoublé tous ses transports. Il n'y avoit que l'amour qui eût été capable de balancer de si furieux sentimens, lorsqu'il avoit pensé à rechercher son secours pour se venger de la trahison d'Edouard à laquelle il avoit encore été plus sensible. Mais ayant surmonté enfin sa passion pour Elisabeth Woodwille, il avoit retrouvé dans son cœur tout le poison qu'il y avoit nourri si longtems contre la Reine; & n'en eût-il conservé que le ressentiment du supplice de son pere, c'étoit assez pour ne jamais attendre d'un homme si fier que des marques sanglantes de

haine & de fureur. Du côté de Marguerite, les motifs de ces deux passions étoient encore plus puissans, puisqu'au ressentiment invétéré de mille offences, elle joignoit la douleur toujours subsistante de sa ruine & de la captivité de son mari, qui étoient uniquement l'ouvrage du Comte, &, ce qui étoit peut-être capable de faire encore plus d'impression sur elle, le témoignage qu'elle se rendoit, que n'ayant jamais cherché qu'à lui nuire, elle devoit aussi peu compter sur l'extinction de sa haine, que le croire capable d'attendre d'elle une réconciliation sincére.

Mais le cœur des Grands n'a proprement qu'une passion, dont toutes les autres suivent la loi & à laquelle elles sont ordinairement sacrifiées. C'est l'intérêt présent, quel qu'en soit l'objet; & celui de la Reine & du Comte consistant alors également à perdre Edouard, il leur faisoit oublier tout ce qui leur paroissoit plus éloigné, & qui leur étoit par consequent moins sensible.

Je joindrois à ces réflexions un

autre ſujet d'étonnement, ſi je ne trouvois dans les Hiſtoriens une grande variété d'opinions ſur ce qui me paroît capable de le cauſer. Par le Traité de la Reine & du Comte, le Duc de Clarence devenoit beau-frere du Prince de Galles comme il étoit gendre du Comte de Warwick, & c'étoient ſans doute des nœuds bien étranges que ceux qui lioient volontairement l'Héritier préſomptif de la Couronne aux plus mortels Ennemis de ſa Maiſon & de ſes propres droits. Mais quoique pluſieurs Ecrivains attribuent cet aveuglement à l'empire que Mylady Nevil conſervoit encore ſur le Duc, d'autres aſſurent avec plus de vraiſemblance que n'ayant approuvé que malgré lui des conventions auſquelles il lui auroit peu ſervi de s'oppoſer, il forma dès ce moment les reſolutions que nous lui verrons bientôt exécuter ; quoique ceux qui ſont d'une opinion différente les rapportent plus tard, & les attribuent à d'autres cauſes.

Marguerite étant partie pour Angers, où le Roi ſon Pere avoit

obtenu la liberté de revenir, le Comte de Warwick, obligé de laisser quelque tems à la Duchesse de Clarence pour réparer les suites de son accident, resolut de ne pas demeurer oisif à Dieppe pendant le séjour qu'il y fit faire à sa famille. La France n'étoit pas mieux avec Charles, nouveau Duc de Bourgogne, qu'avec le Duc de Brètagne; & ces deux Princes ne se bornant point aux embarras qu'ils avoient causés par terre au Roi leur souverain, tenoient quelques Armateurs dans la Manche, qui avoient répandu l'allarme sur toute la côte. Outre une espéce d'indignation dont le Comte ne put se defendre en songeant quel risque il avoit couru de la part des Vaisseaux Flamands, qui dans l'intime liaison de leur maître avec l'Angleterre n'auroient pas manqué de le livrer à Edouard s'il l'avoient surpris sans défense, il crut se faire un mérite considérable auprès de Louis XI. en purgeant ses côtes de ces incommodes Observateurs. Il équipa promptement deux Vaisseaux mal en ordre, qu'il trouva dans le Port de

Dieppe, & choisissant dans la garnison de la Ville & du Château deux cens hommes des plus résolus, il entreprit de donner la chasse aux Ennemis de la France. La fortune seconda si heureusement son courage, qu'après en avoir coulé quelques-uns à fond, il se saisit d'un Vaisseau Marchand qui revenoit d'Italie en Flandres, chargé d'une infinité de richesses. Outre l'avantage qu'il en tira dans son infortune, par la générosité du Roi, qui lui accorda la confiscation d'une proie si riche, ses inclinations galantes trouverent l'occasion de se satisfaire en rendant la liberté à une jeune Dame de Florence qui avoit été livrée malgré elle par son pere à un Marchand de Bruges. Elle en étoit aimée avec une si folle passion, que dans le désespoir de n'avoir pu obtenir sa tendresse, il l'avoit achetée de son pere pour la somme de trente mille marcs, qui faisoient la principale partie de son bien. Cependant, le Comte qui apprit d'elle-même la violence qu'on lui avoit faite, & à quel point son Amant lui étoit odieux, ne balança

point à la délivrer d'un si triste esclavage, & compta pour rien le désespoir de ce Tyran, qui se précipita dans la Mer en la voyant arracher de ses bras. Il rentra dans le Port de Dieppe, plus satisfait d'avoir sauvé de l'oppression une des plus belles femmes du monde, que du riche Butin qu'il avoit enlevé aux Ennemis du Roi; mais ce qu'il n'auroit pas fait, s'il en eût pénétré les suites, il demanda pour marque de reconnoissance à cette belle Etrangére, suivant l'usage apparemment de la Chevalerie, qui étoit encore en honneur, la permission de la conduire à Amboise, où son dessein n'étoit que de la présenter au Roi comme le plus glorieux fruit de sa victoire.

Ayant pris son chemin par la Capitale de France, ce fut un spectacle extrêmement doux pour lui que les acclamations qu'il reçut sur toute sa route pour l'important service qu'il venoit de rendre à l'Etat. Il s'étoit acquitté de la reconnoissance qu'il alloit devoir à la Nation, avant le bienfait qu'il en vouloit obtenir.

Mais il ne fut pas moins ſenſible au plaiſir de trouver dans le Prince de Galles un Amant ſi paſſionné pour ſa fille, que la nouvelle imprévûe de ſon mariage jetta ce jeune Prince dans des tranſports de joie qui firent craindre pour ſa vie. La Reine ſa mere, en lui faiſant donner avis de ſon arrivée, n'avoit pas jugé qu'elle dût lui déclarer ſon Traité avec le Comte, ſans l'avoir communiqué au Roi, dont elle vouloit s'aſſurer un accueil favorable par cete déférence, & le Comte même, qui paſſoit à Paris pour ſes affaires particuliéres, ne penſoit point à le prévenir là-deſſus avant que d'avoir rejoint Marguerite à Amboiſe. Mais ſa fille avoit des motifs qui ne s'accommodoient point de cette lenteur. A peine fut-elle à Paris, que s'aidant de l'amitié & des ſoins de Mylady Nevill, elle fit avertir le Prince par un billet. L'avis étoit vague, & n'y comprenant rien de plus certain que l'arrivée de ſa Maîtreſſe, il n'avoit point d'autre impatience que celle de la revoir. Cependant, le Duc de Som-

merset, qui lui tenoit lieu de Gouverneur, regarda cette visite comme une démarche si peu indifférente, que s'y étant opposé avec des raisons pleines de sagesse, il causa aux deux Amans le plus sensible chagrin qu'ils pussent recevoir. Enfin, le Comte s'apperçut de l'agitation de sa sœur & de sa fille. Il en apprit la cause, & loin de la condamner, il se chargea de communiquer lui-même au Prince une résolution à laquelle il avoit ignoré qu'il dût être si sensible. Sa visite fut un autre embarras pour Sommerset, qui tremblant pour le précieux dépôt que la Reine avoit confié à ses soins, osoit à peine recevoir un Ennemi terrible dont il ne pouvoit pénétrer les intentions. Sa défiance augmenta encore, lorsque l'ayant d'abord reçu sans être accompagné du Prince, il l'entendit parler d'un engagement qu'il trouva sans vraisemblance; & quoique l'opinion qu'il avoit d'un si grand homme ne lui permît point de le croire capable d'un lâche artifice, il résista long-tems à des apparences qui pouvoient cou-

vrir quelque danger pour le Prince. Ces allarmes furent enfin dissipées, & la joie du Prince de Galles devint pour le Comte une nouvelle raison de se féliciter de son Traité.

Il ne s'appercevoit point pendant ce tems-là que le Duc de Clarence se fût refroidi pour lui, & s'étant accoutumé à le regarder comme un ami aussi attaché à lui par leurs entréprises communes que par la qualité de son gendre, il continuoit de le voir avec la même confiance. Cependant, les dispositions du Duc étoient changées. Il n'avoit pu supporter les engagemens que son Beaupere avoit pris contre ses intérêts, & contre les motifs mêmes par lesquels il s'étoit laissé engager dans sa querelle. D'ailleurs, soit que son ressentiment lui rendît déja odieux tout ce qui appartenoit au Comte, soit au contraire qu'ayant commencé à se refroidir pour Mylady Nevill, la honte de son inconstance servit de plus en plus à l'irriter, il cessa de la voir pour s'attacher à l'Italienne que le Comte menoit à Amboise. Ce fut entr'eux une nouvelle semence de

division, quoique les apparences fussent encore assez bien ménagées pour en retarder l'éclat. Le Comte avoit perdu sa femme à Calais l'année d'auparavant, & son panchant pour la galanterie en étant moins resserré par la bienséance, il s'observoit beaucoup moins que le Duc, qui avoit tout à la fois la Duchesse son épouse & une ancienne Maîtresse à ménager. Aussi ne se contraignit-il point pour amuser son Etrangére à Paris par toutes sortes de plaisirs & de Fêtes, tandis que le Duc de Clarence, agité de mille nouveaux sentimens, étoit réduit par les conjonctures à se faire violence pour les dissimuler.

Ils ne laisserent point de se rendre ensemble à la Cour de Louis. Ils y trouverent la Reine, qui avoit déja fait venir le Prince de Galles auprès d'elle. Louis étoit trop irrité du secours d'hommes & de munitions qu'Edouard avoit envoyé contre lui au Duc de Bretagne, pour ne pas saisir avidement une si belle occasion de le chagriner à son tour. Il reçut non-seulement la

Reine, mais les Seigneurs qui s'étoient réunis pour lui composer un Cortége, avec les marques de la plus vive affection, & ne se bornant point à les plaindre, il leur offrit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le rétablissement de leurs entreprises & la réparation de leur fortune. Ses faveurs & ses distinctions s'attachant spécialement au Comte de Warwick, il l'assura que quelque dessein qu'il pût tenter, il trouveroit toujours en France & du secours pour l'entreprendre & des applaudissemens après avoir réussi. Le Vaisseau Flamand, dont la dépouille montoit à soixante mille livres, somme alors importante, lui fut donné avec beaucoup de noblesse; & Louis, que son air froid & resserré n'empêchoit pas de sçavoir obliger fort galament, ajoûta qu'en faisant ce présent au Comte, il lui restoit encore à s'acquitter du sentiment après avoir récompensé le service.

Ainsi, Marguerite, en s'ouvrant à ce Prince sur les nouvelles vûes qu'elle avoit formées à Dieppe, ne

put

put manquer de le trouver disposé à les approuver. Le Traité fut conclu dans sa présence avec toutes les formalités qu'il auroit apportées au mariage de son propre fils. Le Comte de Warwick, & le Duc de Clarence même, qui étoit trop engagé pour secouer si-tôt le joug, promirent par écrit de prendre les armes aussitôt qu'ils auroient fait leurs préparatifs, & de ne les point abandonner qu'ils n'eussent remis Henri de Lancastre sur le Trône, pour le posséder lui & ses héritiers. On ajoûta néanmoins à cet article, une clause que le Comte de Warwick proposa au Roi & à la Reine sans avoir été sollicité par le Duc. Il vouloit prévenir des réfléxions qu'il croyoit encore à naître, & qu'il étoit lui-même surpris de n'avoir pas vû faire à son gendre. On stipula que si Henri & le Prince de Galles mouroient sans enfans, la Couronne reviendroit au Duc de Clarence, ou au jeune Edouard son fils, qui lui étoit né en passant la Mer. L'administration du Royaume jusqu'à la majorité du Prince de Galles, fut

promise aux deux Seigneurs, par la Reine, qui représentoit dans ce Traité le Roi son mari. Enfin, Louis prenant part aussi à l'engagement, promit que de son côté il équiperoit une Flotte qui seroit prête dans six mois, & dont le commandement seroit donné au Comte de Warwick pour l'exécution de tant de grands desseins.

Dans le tems que tout sembloit favoriser les désirs de la Reine, elle apprit du Comte de Warwick qu'il étoit arrivé à Calais une Dame Angloise, chargée de divers ordres d'Edouard pour la Cour de France, & que Vauclerc de qui il recevoit cette nouvelle ne doutoit pas que ce ne fût pour faire au Duc de Clarence & à lui-même quelques propositions d'accommodement. La Reine devina plus juste. Elle ne put se persuader qu'Edouard recherchât l'amitié du Comte après le dernier outrage qu'il en avoit reçu ; mais déguisant ses idées, elle se contenta de lui faire remarquer qu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que cette députation regardoit uniquement le

Duc de Clarence, ſon gendre, & que ce ſoupçon ſuffiſoit pour leur faire garder plus de meſures avec lui. En effet, la Dame Trott, qui arriva peu de jours après, & qui étoit celle qu'Edouard avoit choiſie pour la charger de ſes ordres, confeſſa d'abord à cette Princeſſe qu'elle étoit envoyée pour faire honte au Duc de l'attachement qu'il venoit de jurer à la Maiſon de Lancaſtre, & que les liaiſons qu'elle avoit eues avec la Ducheſſe de Clarence ayant fait croire au Roi qu'il pouvoit s'ouvrir librement à elle, il lui avoit dévoilé pluſieurs ſecrets d'importance.

Cette fidelle amie de Marguerite étant arrivée le ſoir à Amboiſe, avoit pris le tems de la nuit pour ſe procurer une conférence avec elle. Elle ſe félicitoit d'avoir été choiſie par Edouard dans une occaſion où la confiance qu'il avoit eue pour elle la mettoit en état non-ſeulement de rendre des ſervices ſignalés à ſa Reine, mais de la ſauver de pluſieurs périls dont elle la croyoit menacée. Et ſe flattant que ſon ar-

tifice méritoit un nom plus honorable que celui de trahiſon, elle lui apprit tout d'un coup qu'avec les ſollicitations qu'elle étoit chargée de faire au Duc pour le rappeller en Angleterre, elle avoit ordre de l'engager par des promeſſes extraordinaires à profiter de la familiarité où le Roi ſon frere ſçavoit déja qu'il vivoit avec Marguerite & le Prince de Galles, pour les faire tomber entre les mains de quelques Anglois qui s'étoient rendus ſur la Frontiére de Bretagne dans le deſſein de les enlever. Les motifs qu'elle avoit à donner au Duc étoient ceux qu'il eſt naturel de s'imaginer; mais rien n'étoit ſi flatteur que les promeſſes d'Edouard, puiſqu'il lui laiſſoit le choix ou de l'adminiſtration de l'Etat, qu'il vouloit lui abandonner ſans réſerve, ou du Gouvernement perpétuel de l'Irlande pour lui & ſes deſcendans, avec tous les honneurs du pouvoir abſolu. Il n'étoit point queſtion du Comte de Warwick; comme ſi le mépris eût ſuccédé, avec la haine, à la reconnoiſſance qu'Edouard devoit à ce Hé-

ros, & que les circonſtances de ſa dernière fuite l'euſſent perſuadé qu'il n'avoit plus rien à redouter de ſon impuiſſance.

Ce que la Reine comprit le mieux dans ce récit, fut qu'Edouard étoit vivement allarmé de ſes préparatifs; mais n'oſant prendre aucune réſolution touchant le Duc de Clarence ſans avoir conſulté le Comte, elle fit trouver bon à la Dame Trott qu'il fût appellé ſur le champ à ce conſeil. Il frémit du projet de l'enlévement, & piqué comme il étoit déja contre le Duc, il ſouhaita d'abord que Marguerite laiſſât la liberté à ſa Confidente de s'acquitter auprès de lui de toutes ſes commiſſions, pour s'aſſurer de ſes vrais ſentimens par ſa réponſe, &, ſuppoſé qu'il conſentît à la propoſition de ſon frere, pour le punir d'avance de ſa trahiſon comme s'il l'eût déja commiſe. Mais cette chaleur s'étant refroidie par d'autres réfléxions, il penſa comme la Reine & comme ſa Confidente, qu'il ſuffiſoit que celle-ci lui repréſentât de la part d'Edouard les raiſons qu'il avoit de

rompre avec les Ennemis de sa Maison, & qu'elle lui fit valoir les deux offres de son frere. Outre que c'étoit assez pour approfondir ses dispositions, le Comte se rappella les intérêts de la Duchesse sa fille, dont le sort ne pouvoit être que fort à plaindre s'il venoit à rompre d'une maniére éclatante avec son mari; & cette considération le fit même passer sur d'autres motifs, qui n'auroient eu que trop de force pour le mettre aux mains avec le Duc, s'il en avoit eu un prétexte aussi spécieux que son horreur pour la trahison.

La Dame Trott se réduisit donc, par l'ordre de la Reine, à représenter secrétement au Duc de Clarence, que c'étoit se trahir lui-même que de s'employer à rétablir Henri sur le Trône. Son frere n'avoit qu'une fille pour tout fruit de son mariage. Pouvoit-il être plus près de la Couronne; & l'espérance de la succession de Henri, après le Prince de Galles, étoit-elle comparable aux droits certains qu'il tiroit de sa naissance dans des conjonctures

si favorables ? D'ailleurs ; quelle injure avoit-il reçue du Roi son frere qui ne put être avantageusement réparée par ses bienfaits ? Ces raisons parurent l'ébranler. Cependant, soit qu'il fût retenu par la confusion de changer avec tant de promptitude & de légéreté, soit, comme il est beaucoup plus vraisemblable, que l'amour dont il étoit enflammé pour l'Italienne lui fit remettre à se déterminer après en avoir obtenu les faveurs qu'il commençoit à se promettre, il ne fit point une réponse assez claire pour laisser pénétrer ses véritables intentions.

Cette espéce d'incertitude, où il affecta de s'envelopper, ne trompa point le Comte. Eclairé par les soupçons de la jalousie, il s'attacha à la derniére de ces deux conjectures. Dès ce moment il commença à le regarder tout à la fois comme un Traître, dont les observations étoient à redouter, & comme un Rival assez passionné pour sacrifier les vûes de sa politique à son amour. Il lui devint si odieux sous l'un &

l'autre titre que ne le ménageant plus que pour l'intérêt de sa fille, il pensa sérieusement à faire repasser la Mer à la Duchesse, dans la seule vûe de se délivrer de cette contrainte lorsqu'il la verroit rétablie dans la faveur d'Edouard, de qui il étoit naturel qu'elle attendît tout ce qu'elle avoit à espérer de la fortune pour elle & pour son fils. Cette résolution n'étoit point contraire aux engagemens qu'il avoit pris avec la Reine. Dans la supposition du succès qu'il se promettoit pour leur entreprise, il n'avoit point d'embarras pour le sort de sa fille; mais si leurs espérances étoient malheureusement renversées, il se trouvoit porté par la tendresse paternelle à lui assurer un azyle dans le lieu où elle devoit naturellement le chercher.

A cette vûe, il en joignoit une qui n'intéressoit que lui & qui devenoit plus pressante de jour en jour. Son âge lui faisoit craindre que toute sa réputation & tout son mérite n'eussent moins de force pour toucher le cœur de son Italienne

que la jeunesse du Duc. Cette passion croissantde jour en jour jusqu'à troubler son repos, il espéroit que le départ de la Duchesse seroit pour son mari une nouvelle raison de précipiter le sien, & qu'il se trouveroit délivré tout à la fois d'un Ami suspect & d'un Rival dangereux. Il fit goûter son dessein à la Reine sous celle de ces deux couleurs qui sembloit convenir à leurs intérêts communs. Le retour de la Dame Trott, que cette Princesse étoit résolue de renvoyer à Londres, lui parut une occasion telle qu'il la souhaitoit pour sa fille. Il la ménagea même avec tant d'adresse que le Duc sollicité par sa femme, qui entra volontiers dans les vûes de son pere, consentit secrétement à son départ, & lui fit entendre que son dessein étoit de la rejoindre bientôt ; tandis qu'Edouard, la voyant arriver avec son fils, se persuada aisément que c'étoit à la Dame Trott qu'il avoit l'obligation de cette conquête, & crut avec la même facilité tout ce qu'elle lui raconta de sa négociation.

Cependant, l'Italienne, dont je ne trouve le nom dans aucun Historien, étoit plus ſenſible aux ſoins du Comte qu'il n'oſoit ſe le figurer, & dans la complaiſance qu'elle marquoit pour le Duc, elle ne cherchoit qu'à déguiſer ſes véritables ſentimens, pour irriter ceux d'un homme à qui elle auroit voulu appartenir plus ſolidement que par une galanterie paſſagére. Le Comte étoit veuf. Elle ne ſe promit pas moins que d'enflammer ſa paſſion juſqu'à lui faire prendre le parti de l'épouſer. C'étoit oublier d'où il l'avoit tirée, & quelle opinion il avoit dû ſe former de la ſageſſe d'une fille qu'il avoit trouvée comme entre les bras d'un Amant. Auſſi ne penſoit-il qu'à s'en faire une Maîtreſſe. Mais les vaines imaginations dont elle ſe repaiſſoit ſervirent bientôt à le rendre heureux du côté de l'amour, & à lui faire tirer des utilités plus ſolides d'une intrigue qui n'eſt ordinairement qu'un badinage dans la vie d'un Héros. Ayant pris occaſion de ſes plaintes pour lui laiſſer pénétrer une partie de ſes

, elle prétendit justifier la com-
ınce avec laquelle elle rece-
le Duc, par l'envie qu'elle avoit
endre un service essentiel à la
e & au Comte, en retenant en
ce par les liens de l'amour, un
me qui n'avoit plus d'autre mo-
our y demeurer; & continuant
ıi apprendre les dispositions du
, elle lui raconta qu'avant le
rt même de sa femme, il lui
t proposé de passer avec lui en
leterre, où il lui promettoit de
ndre heureuse par une tendresse
ıe constance éternelle. Elle ne
ıloir le sacrifice qu'elle faisoit
es offres, que pour amener le
ıte à penser qu'avec la moindre
rence d'obtenir de lui ce qu'elle
en attendre, elle pouvoit
inuer d'amuser le Duc aussi
-tems qu'il le jugeroit nécef-
à ses intérêts, & le rendre aussi
à ses entreprises, qu'il avoit
'espérer lorsqu'il l'avoit engagé
ndre parti contre son frere.
ne dit point si le Comte s'oublia
ı'à flatter sa vanité par quelques
ıesses; mais comprenant qu'en

effet elle pouvoit servir à lui attacher le Duc, il fut charmé d'une ouverture qui satisfaisoit tout à la fois sa politique & son amour ; & soit qu'il prît droit de la nécessité qu'il y avoit pour lui d'être assuré de sa bonne foi pour y prendre quelque confiance, soit qu'elle eût assez de foiblesse pour oublier ses propres vûes, ou pour s'en fier à des espérances vagues après lui avoir fait l'aveu de ses sentimens, il obtint des gages de sa tendresse qui le rassurerent entiérement contre les prétentions de son Rival.

Après le mariage du Prince de Galles, qui avoit été célébré à Amboise avec beaucoup de magnificence, Louis XI. avoit pensé si sincérement à l'exécution de ses promesses, que dans un terme beaucoup plus court qu'il ne se l'étoit imposé, il avoit équipé une Flotte au Havre-de-Grace sous le commandement du Bâtard de Bourbon. Les Ducs d'Excester & de Sommerset s'étant hazardés dans cet intervalle à repasser en Angleterre, pour y réveiller les Partisans de la Maison de

Lancaſtre, ils étoient revenus avec d'heureuſes aſſurances de la diſpoſition où ils les avoient trouvés. Vauclerc s'étoit mis, de ſon côté, en état de ſervir le Comte, en ſe défaiſant adroitement de quelques Emiſſaires du Duc de Bourgogne, qui ſembloit avoir reçu d'Edouard la commiſſion de veiller à la ſûreté de Calais & à la conduite du Gouverneur. Ainſi avec le ſecours d'argent, que la Reine avoit mandié de toutes parts, il ſembloit que rien ne pût retarder ſon embarquement & l'exécution des grands deſſeins qui avoient été formés avec tant de préparatifs. On s'étonnoit qu'Edouard parût ſi tranquille, à la veille du nouvel orage qui le menaçoit, qu'il négligeât même d'aſſembler une Armée, & de donner des ordres pour la garde de ſes côtes. Cette ſécurité ne pouvoit venir en apparence que de la penſée où il étoit que le Comte de Warwick ne tenteroit rien ſans ſon frere, & de l'adreſſe que la Dame Trott avoit eue à lui perſuader, non-ſeulement que ce Prince ne tarderoit

point à ſuivre ſon épouſe ; qu'il n'étoit reſté en France pour traverſer ſourdement les veaux deſſeins de ſes Ennemis. pendant , quoique ces raiſons ſent une partie de ſa confianc en avoit une autre qui étoit b coup plus juſte , & qui auroi capable de renverſer dans leur ce tous les projets de la Rein l'habileté du Comte de War ne les eût conduits heureuſem

Le Duc de Bourgogne qui toit un autre jugement qu'Edc des préparatifs qui ſe faiſoien France , & de l'importance c entrepriſe dont le Comte éto chef , avoit fait approuver à beau-frere que pour lui mar ſon zéle , il armât tous les Vaiſſ de Guerre qu'il avoit dans ſes P & qu'il s'avançât juſqu'à l'em chure de la Seine pour comb la Flotte Françoiſe lorſqu'elle troit à la voile. Cette officieuſ deur du Duc venoit peut-être m de ſon amitié pour Edouard qu ſon ancienne averſion pour L XI. & du reſſentiment partic

qu'il nourrissoit contre Warwick depuis qu'il lui avoit enlevé ou coulé à fond plusieurs Vaisseaux. Mais il avoit préparé effectivement une Flotte fort supérieure à celle de France, & le Bâtard de Bourbon averti qu'on l'avoit vûe paroître, ne voulut point exposer les Vaisseaux du Roi au risque d'un combat trop inégal. Ce contre-tems désespéra le Comte, qui s'étoit déja rendu au Hâvre avec la Reine & le Prince de Galles. Il retourna à la Cour, pour conjurer le Roi de ne pas se rebuter d'un obstacle si léger, & de se reposer de l'événement d'une bataille sur sa conduite & son courage. Ayant obtenu la permission qu'il désiroit, il se hâta de regagner le Hâvre, & se mettant en Mer dès la même nuit, il se présenta le lendemain avec une merveilleuse intrépidité à la Flotte Flamande, qui se flattoit déja de l'avoir blocqué pour long-tems dans son Port. Il n'avoit que neuf Vaisseaux contre seize; mais les ayant divisés en trois Escadres, il leur ménagea le vent avec tant d'adresse, qu'ayant attaqué

brusquement les Ennemis de trois côtés, il les jetta d'abord dans une confusion dont il leur devint impossibe de se remettre. Eloignés comme ils étoient de s'attendre à une attaque si vive, ils n'avoient point gardé assez de distance entr'eux pour tirer quelqu'avantage du nombre ; de sorte que ceux qui étoient au centre devenant inutiles au combat par les bornes étroites où ils se trouvoient resserrés, & n'ayant pour se mettre au large que le seul endroit que le Comte leur avoit laissé ouvert & par lequel ils ne pouvoient sortir de leurs rangs sans avoir directement en poupe un vent fort impétueux, ils ne faisoient qu'embarrasser les autres qui étoient pressés par le Comte avec son impétuosité ordinaire. Il en coula quatre à fond avant que Bonneville, leur Amiral, eut conçu nettement quelle méthode il devoit employer pour se défendre. Le vent ayant redoublé tout d'un coup avec beaucoup de furie, les Flamands jugerent à propos de profiter, pour fuir, d'un incident qui sembloit excuser en

même tems leur défaite, & n'ayant besoin que d'étendre leurs voiles pour gagner directement leurs Ports, ils y allerent publier que le Comte de Warwick devoit sa victoire à la tempête.

Pour lui, dédaignant la facilité qu'il auroit eue à les poursuivre, il remonta au Hâvre, avec autant de peine qu'ils en avoient peu à s'éloigner. Là, sans être tenté de l'inutile honneur d'aller recueillir des applaudissemens à la Cour, il ne se donna que le tems d'attendre la fin de la tempête, & pressant aussitôt la Reine de s'embarquer, il alla heureusement prendre terre au Port de *Darmouth*.

A peine avoit-il quatre mille hommes sur sa Flotte, car Louis XI. avoit été plus fidéle que libéral dans l'exécution de ses promesses, comme si son unique but eût été d'entretenir la division parmi les Anglois, pour leur ôter le pouvoir de se mêler de ses affaires. Cependant, Warwick n'eut pas plutôt paru sur la côte avec cette petite Troupe, qu'il se vit à la tête d'une Armée. Elle s'accrut en peu de

jours jusqu'au nombre de soixante mille hommes. Aussi-tôt, il fit proclamer Henri VI, suivant son ancien projet, & publier au nom de ce Prince un ordre à tous ses Sujets depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, de prendre les armes pour chasser le Tyran & l'Usurpateur.

Edouard qui avoit essuyé, depuis qu'il étoit sur le Trône, assez de marques de l'inconstance de la fortune, pour avoir appris par sa propre expérience à se défier des périls dont il étoit environné dans sa situation, n'en parut pas plus allarmé à la premiére nouvelle du débarquement du Comte. Le souvenir des derniéres circonstances dans lesquelles il l'avoit forcé de prendre la fuite, & la réponse qu'il avoit reçue de Mylord Stanley, lui persuadoit encore que la vengeance ne lui inspireroit jamais que des désirs inutiles. D'ailleurs, il comptoit toujours sur le retour de son frere, sans lequel il ne pouvoit s'imaginer qu'aucun de ses Sujets osât prendre les armes contre lui; & l'artificieuse Trott ne manquoit pas de l'entretenir dans toutes les préven-

tions qui étoient capables d'augmenter cette trompeuſe ſécurité. Lorſqu'il eut appris, non-ſeulement que ſon Ennemi avoit été reçu du Peuple avec une affection qui ſe déclaroit aſſez par l'Armée nombreuſe qu'il avoit déja ſous ſes ordres, mais que le Duc de Clarence étoit avec lui, reconnoiſſoit Marguerite pour ſa Reine, & n'avoit pas fait difficulté de conſentir à la proclamation de Henri, ſa téméraire confiance ſe changea dans une conſternation qui lui fit perdre juſqu'au courage dont on ne lui reprochoit point d'avoir jamais manqué. Il donna ordre à la vérité de lever des Troupes, & il marqua le quartier d'aſſemblée dans la Plaine de Nottingham; mais tremblant aux nouvelles qu'il recevoit à chaque moment de la défection de quelqu'un de ſes amis, incertain à qui il devoit prendre confiance, & n'oſant ſe livrer à ſes propres Gardes, au lieu de tenir la Campagne avec l'Armée qu'on s'étoit hâté de lui lever il ſe renferma à quelque diſtance de ſon Camp, dans le Château de Lins,

petite Ville de la Province de Lincoln, qui est située sur le bord de la Mer.

Des allarmes si peu déguisées ne servirent qu'à répandre la même épouvante dans toutes les Provinces qui avoient encore quelque panchant à lui demeurer fidéles. Mais il ne pouvoit soutenir la pensée que son frere eût entrepris de remettre Henri sur le Trône ; & continuant de se tromper sur ce qui devoit causer ses plus justes craintes, il se persuadoit encore que s'il pouvoit gagner le Duc de Clarence, le reste étoit si peu redoutable pour lui, qu'il devoit se réjouir au contraire que le Comte de Warwick fût venu se livrer entre ses mains. Dans cette idée, il fit partir encore une fois la Dame Trott pour renouveller ses efforts auprès du Duc, & il voulut que la Duchesse son Epouse partît aussi pour y joindre ses sollicitations.

Non-seulement le Duc de Clarence avoit passé la Mer avec la Reine, mais aussi ardent qu'elle à souhaiter la ruine de son frere, il avoit déja inspiré les mêmes senti-

mens à tous ſes amis, & malgré les défiances que Marguerite avoit eues de ſes intentions, elle étoit forcée tous les jours par de nouvelles preuves, de le regarder comme un de ſes plus zélés Partiſans. Il falloit, dit Rapin, *qu'il eut perdu le ſens commun* pour abjurer ſi follement ſes propres intérêts, & l'on ne concevoit pas par quelle injure Edouard avoit pu s'attirer cet excès de haine. Mais on ignoroit quelle part l'amour avoit à la conduite du Duc. L'Italienne avoit tenu juſqu'alors ſa promeſſe au Comte de Warwick. Elle entretenoit ſi adroitement les eſpérances de ſon Rival, qu'elle ſembloit prendre de jour en jour un nouvel aſcendant ſur lui. En feignant d'être ſenſible à ſa tendreſſe, elle étoit parvenue à lui faire entendre qu'elle lui réſervoit les faveurs de l'amour après le ſuccès de l'entrepriſe du Comte, par cette ſeule raiſon que ſe flattant de l'épouſer s'il étoit forcé de retourner en France & d'y paſſer le reſte de ſa vie dans une fortune médiocre, elle renonceroit au contraire à cette vûe

s'il remontoit dans un dégré de splendeur qui ne lui permettroit point de s'abaisser jusqu'à elle ; & que lorsqu'il seroit question de se réduire à la qualité de Maîtresse, elle ne balanceroit point à donner la préférence au Duc. Ainsi, l'élévation du Comte, & par conséquent le rétablissement de Henri & la ruine d'Edouard, lui paroissoient des conditions si nécessaires à son bonheur, que le désir qu'il en avoit étoit proportionné à sa folle passion, ou devenoit plutôt une passion lui-même à laquelle il auroit tout sacrifié. On prendroit ce récit pour une exagération, s'il n'étoit prouvé par d'autres excès du Duc, qui durerent aussi long-tems que son aveuglement.

La Duchesse son épouse n'avoit accepté la commission d'Edouard que pour en prendre occasion de l'abandonner & de rejoindre son pere & son mari. Il parut à la Reine qu'il étoit tems aussi de retenir sa fidelle Trott auprès d'elle. Cette double trahison augmenta les terreurs du malheureux Edouard. Bur-

chier, Archevêque de Cantorbery, Montaigu qui avoit trouvé le moyen de faire sa paix avec la Cour après la fuite de son frere, le Comte d'Oxford, l'Archevêque d'Yorck, malgré la faveur où il avoit été auprès d'Edouard depuis qu'il avoit contribué, du moins par sa négligence, à son évasion de Middleham, enfin la plûpart des Seigneurs, dont l'exemple est comme une loi pour le Peuple, s'empresserent de joindre l'Armée de la Reine. Il s'y étoit répandu un air de joie & de sécurité qui sembloit être moins une préparation à combattre qu'à jouir tranquillement d'un bien dont la possession ne devoit pas être disputée. On s'avança dans Linconlshire, à si peu de distance de l'Armée d'Edouard, que les cris des Soldats pouvoient être entendus de l'un à l'autre Camp. Ceux de la Reine ne cesserent point pendant toute la nuit de crier : *vive Henri, Marguerite & le Comte de Warwik.* Il est demeuré incertain si ce fût la crainte, la légereté, ou les pratiques secretes de quelque Partisan

de la Maiſon de Lancaſtre, qui produiſirent un événement des plus ſinguliers dont on connoiſſe d'exemples ; mais l'Armée d'Edouard qui n'étoit pas inférieure à celle de la Reine, & que pluſieurs Ecrivains prétendent même avoir été plus nombreuſe, après avoir paſſé une partie de la nuit dans un profond ſilence, ſe mit à pouſſer tout d'un coup les mêmes cris. Edouard, attentif à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, fut le premier à les diſtinguer. Il les regarda comme le dernier ſigne de ſa perte. Le plan de bataille qu'il méditoit pour le jour ſuivant avec le Lord Haſtings, fut abandonné, & ne penſant plus qu'à ſe mettre à couvert par la fuite, il ſortit du Château de Lins ſans autre ſuite que ce Seigneur & le Duc de Gloceſter ſon frere, pour gagner le bord de la Mer. L'obſcurité favoriſa ſa marche. Il trouva heureuſement ſur le rivage un détachement de quatre ou cinq cens hommes, qui avoient été commandés pour la Garde de diverſes munitions de Guerre & de bouche, arrivées

la

la veille sur trois petits Vaisseaux qu'on ne faisoit que délivrer de leur charge. La frayeur ou l'inconstance n'ayant point encore gagné ce petit Corps de Troupes, il les fit embarquer sur le champ avec lui. Après tant de révolutions qu'on a lûes jusqu'ici dans cet Ouvrage, s'il y a quelque chose de plus surprenant dans celle-ci, c'est que les circonstances en sont presque les mêmes que celles de la fuite du Comte de Warwick.

Abandonnons quelque tems Edouard, que la fortune destinoit à son tour aux plus étranges avantures, & laissons à juger quel fut l'étonnement de Marguerite en recevant les soumissions de trente ou quarante mille hommes qu'elle croyoit prêts à lui disputer le lendemain ses prétentions par des torrens de sang. Le bruit de la fuite d'Edouard s'étant répandu presqu'aussi-tôt qu'il fut embarqué, il ne restoit aucun sujet de défiance, & la Reine ne fit pas difficulté de s'avancer avec le Prince son fils pour remercier ses Sujets de leur promptitude à rentrer sous son obéis-

ſance. Les deux Partis ſe confondirent au même moment, & Marguerite triomphante prit le chemin de Londres à la tête de l'Armée la plus nombreuſe qu'on eût peut-être jamais vûe en Angleterre.

Après la fuite honteuſe d'Edouard, ſi la Reine avoit quelque choſe à déſirer pour ſe croire Maîtreſſe abſolue dans ſes Etats & pour reprendre confiance à la fidélité de ſes Sujets, ce fut la rencontre qu'elle fit dans ſa route, du Comte de Derby, qui venoit au-devant d'elle de la part de la Reine Eliſabeth, & qui lui apportoit, avec les ſoumiſſions de cette malheureuſe Princeſſe, un gage aſſuré de l'obéiſſance de tous les Partiſans du Roi détrôné. Marguerite étoit trop généreuſe & trop ſenſible pour ne pas plaindre l'infortune de ſa Rivale. Après avoir connu le poids de l'adverſité par tant d'expériences, elle ne put refuſer des marques de compaſſion au récit du Comte. Eliſabeth faiſoit ſa demeure à la Tour de Londres lorſqu'elle avoit appris l'évaſion & par conſéquent la ruine de

son mari. Quelques Serviteurs fidéles, qui composoient sa Cour, avoient été d'avis qu'elle ne devoit pas quitter cette retraite, & que pouvant espérer de s'y défendre long-tems, il falloit qu'elle attendît l'arrivée de ses Ennemis, pour essayer s'il ne lui restoit aucune ressource dans l'affection du Peuple, ou du moins pour obtenir une meilleure composition les armes à la main. Mais elle comprit mieux qu'Edouard que ce n'étoit point par la force qu'il falloit entreprendre de résister au Comte de Warwick. Elle mit toute sa confiance dans la générosité de son Vainqueur, & ne cherchant point d'autres secours que ceux qui convenoient à la foiblesse de son sexe, elle prit le parti de quitter la Tour pour se réfugier presque seule dans l'Abbaye de Westminster. A peine y étoit-elle arrivée que son trouble lui avoit causé une fausse couche, qui en donnant la vie à un Prince avoit mis la sienne dans le dernier danger. C'étoit dans cet état qu'elle avoit député le Comte de Derby à la

Reine, & que ſans parler de conditions, elle ne lui faiſoit repréſenter, pour l'attendrir, que ſa miſére & ſes larmes.

Marguerite, à qui il n'en coutoit pas plus pour reprendre le ton majeſtueux que ſes diſgraces l'avoient forcée de tempérer ſi long-tems, que pour ſuivre les mouvemens de bonté naturelle qu'elle avoit toujours conſervée, proteſta au Comte qu'elle ne portoit à Londres que des deſſeins de paix, & qu'elle vouloit qu'Eliſabeth & toute la famille d'Edouard en reſſentiſſent les premiers fruits. S'étant tournée enſuite vers le Comte de Warwick, elle lui ordonna de prendre le devant pour aller porter les aſſurances de ſon amitié à Eliſabeth, & lui donner ſa parole qu'auſſi long-tems qu'elle voudroit vivre tranquille, il n'y avoit point de diſtinctions & de faveurs qu'elle ne dût ſe promettre à ſa Cour. On eſt ſurpris ſans doute de la voir revenir à cette modération après avoir parue pluſieus fois trop emportée dans ſa vengeance. Mais outre qu'un cœur tel que le

sien avoit été capable de tirer cette leçon de l'adversité, elle sentoit de quelle importance il étoit pour elle de ne pas inspirer trop de frayeur à ceux que la crainte du châtiment auroit pû retenir dans le parti d'Edouard; sans compter qu'après avoir surmonté sa haine pour le Comte de Warwick, il sembloit qu'elle n'eût plus de sentiment qui dût lui couter à vaincre.

Cependant, en faisant partir le Comte, elle lui recommanda d'être aussi-tôt qu'elle à la Tour, où elle se proposoit d'aller descendre en arrivant à Londres, pour ouvrir elle-même au Roi Henri les portes de sa Prison. Le Marquis de Montaigu, qui étoit venu joindre son frere, prit la conduite de l'Armée. Ce fut peut-être le premier sujet de mécontentement que la Reine donna au Duc de Clarence. Mais avec les justes défiances qu'elle avoit déja de lui, la prudence ne lui permettoit pas de s'abandonner sans précaution entre ses mains; & par quelques motifs qu'il continuât de paroître opposé aux intérêts de son

frere, elle comprenoit que le ſpectacle qu'il alloit avoir à Londres ne pouvoit le flatter beacuoup. Ils y arriverent néanmoins enſemble, & il ne refuſa point de ſe rendre à la Tour avec elle. Le Comte de Warwick s'y trouva pour les recevoir. Il avoit rétabli le calme dans l'eſprit d'Eliſabeth, en lui rendant compte des diſpoſitions de la Reine, & quoiqu'il eût trouvé tous les Habitans de Londres dans la ſoumiſſion, il avoit employé le reſte du tems à les y confirmer.

Marguerite perdit une partie de la ſatisfaction qu'elle avoit eſpérée en ſe réſervant le ſoin d'annoncer elle-même à ſon mari le changement de ſa fortune. Soit foibleſſe, ſoit vertu, ce Prince reçut la déclaration de ſa liberté avec un ſoupir, comme s'il eût regretté la ſolitude & le repos dont il paroiſſoit qu'on le tirât malgré lui. Il avoit été ſix ans entiers dans les chaînes. La perte de ſa Couronne ne lui avoit pas arraché une ſeule plainte, & il ne put ſortir de la Tour ſans s'attendrir juſqu'aux larmes. Mais la

Reine s'arrêtant peu à ce qu'il pensoit de sa situation, le pria de se reposer sur elle des soins qui convenoient aux circonstances. Elle le fit monter à cheval, accompagné du Prince son fils, & précédé du Comte de Warwick, pour traverser Londres avec un air de triomphe. Il étoit suivi d'un Corps de quatre mille hommes, qu'elle avoit détachés de l'Armée; précaution superflue à l'égard d'un Peuple accoutumé par tant de révolutions à suivre toujours le torrent de la nécessité présente. D'ailleurs, le seul aspect & la voix du Comte de Warwick suffisoient pour fixer tous les suffrages. Il donnoit l'exemple à la multitude, en criant à chaque pas, *vive Henri & la Maison de Lancastre*: spectacle étrange pour ceux qui se souvenoient d'avoir entendu sortir de la même bouche, *vive Edouard, & périsse Henri avec tous ses Partisans.*

Le lendemain, tous les Corps de la Ville s'étant assemblés pour rendre plus réguliérement leurs soumissions au Roi, la Religion de-

vint comme le ſceau de ſon rétabliſſement par des priéres ſolemnelles & une Proceſſion publique où ce Prince aſſiſta avec les ornemens de la dignité Royale. On convoqua auſſi-tôt un Parlement. C'étoit encore une formalité néceſſaire pour confirmer le Peuple dans l'obéiſſance. Mais avant l'Aſſemblée, qui ne fut indiquée que le 20 Novembre, Marguerite, qui ſe repoſoit déſormais avec une confiance ſans bornes ſur l'attachement du Comte de Warwick, réſolut de paſſer promptement en France avec le Prince ſon fils, ſous prétexte d'accomplir un vœu qu'elle avoit fait à Notre-Dame de Rouen, mais dans le deſſein de concerter avec Louis XI. des projets qui ſont demeurés cachés entr'elle & lui. Cet uſage, de s'engager au Ciel par des vœux, étoit alors ſi commun, que le Comte de Warwick même en avoit fait un à Glaſſembury, comme Edouard avoit fait auparavant le ſien à Cantorbery, & comme on ſçait que Louis XI. en fit un fort ſolemnel à Boulogne. La Religion n'ayant ja-

mais eu beaucoup de pouvoir sur l'esprit des Grands, ces pratiques de dévotion étoient ordinairement le voile de quelque vûe politique ; & l'on n'a pas douté qu'avec l'intérêt que Marguerite avoit à se lier étroitement avec Louis XI, elle n'eût pensé, non-seulement à obtenir de ce Prince qu'il s'opposât par toutes sortes de moyens aux nouvelles entreprises d'Edouard, mais qu'il employât la force ou l'adresse pour l'opprimer, dans l'excès d'infortune & de misére où l'on publioit déja qu'il étoit réduit.

En s'embarquant à Lynn avec quelques Seigneurs & un petit nombre de Troupes, Edouard s'étoit proposé de gagner l'Ecluse & de se réfugier dans les Etats du Duc de Bourgogne son beau-frere. Mais à peine eut-il perdu de vûe la côte, qu'il fut poursuivi par sept ou huit Corsaires Allemans, qui sembloient attendre leur Proie. Il étoit heureusement sur un Vaisseau fort léger. A la faveur d'un brouillard épais, qui se leva vers le milieu du jour, il se déroba quelque tems à la vûe

de ſes Ennemis ; mais n'ayant oſé avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans une Mer dont l'obſcurité de l'air augmentoit le danger, & conduit par des Matelots qui ne s'étoient peut-être jamais éloignés de leurs côtes, il retomba l'après midi dans les mêmes frayeurs lorſque le brouillard s'étant diſſipé il apperçut les Corſaires qui continuoient de le pourſuivre. Leur avidité ſe ſeroit peut-être refroidie s'ils avoient ſçu combien ils avoient peu de fruit à eſpérer de leurs peines. Non-ſeulement Edouard & ſa ſuite étoient ſans argent, mais le Bâtiment ſur lequel ils ſe trouvoient n'étant qu'un Vaiſſeau de tranſport, il étoit ſi mal pourvu de vivres, qu'avant la fin du jour ils ſe virent ſans Pain & ſans autre nourriture ; cependant, ne pouvant échapper aux Corſaires qu'en redoublant leurs efforts pour gagner la terre, ils s'approcherent de la côte avec ſi peu de meſures, que ne s'étant point apperçus que la Mer deſcendoit, ils donnerent dans un banc de ſable d'où il leur fut impoſſible de ſe

dégager. Les Efterlins (c'étoit le nom que les Anglois donnoient aux Corfaires de la Baffe Allemagne, parce que ce Pays eft à l'Eft d'Angleterre) fe crurent affurés de leur proie ; & quoique la crainte du même accident les forçât de jetter l'Ancre à quelque diftance, ils ne douterent point de leur avantage au retour de la Marée. L'approche de la nuit auroit fait renaître l'efpérance d'Edouard, s'il n'avoit été preffé par un Ennemi plus redoutable que les Corfaires. C'étoit la faim. Elle lui devint fi infupportable, que les ténébres ayant enveloppé fon Vaiffeau, il parla de fe mettre dans la Chaloupe pour aller volontairement fe rendre aux Efterlings, qui ne pouvoient lui caufer plus de mal qu'il n'en reffentoit déja. Mais le Lord Haftings, qui l'accompgnoit, charmé de lui voir affez de réfolution pour tenter les périls de la Mer dans la Chaloupe, lui propofa de s'en fervir pour gagner la côte à toutes fortes de rifques. Ils étoient fi peu verfés dans la navigation, qu'ils ignoroient abfolument le lieu

où ils étoient. Cependant, ils croyoient avoir apperçu la Terre avant l'accident qui les avoit arrêtés, & la Chaloupe pouvant résister aux flots dans un tems d'ailleurs assez tranquille, ils se flatterent de se dérober ainsi tout à la fois à la Mer, à la faim & aux Corsaires.

Edouard, suivi seulement du Duc de Glocester, du Lord Hastings & du Capitaine de son Vaisseau, ne balança point à confier sa vie aux vents & à l'adresse de quelques Matelots. Ils avancerent long-tems sans être sûrs de leur route; mais la vûe de diverses lumiéres ne leur permit point enfin de douter qu'ils ne fussent proches de quelque rivage. Ils étoient entrés sans s'en appercevoir dans la Rade d'*Alcmaar*, Ville de Hollande, & s'approchant de la Terre avec confiance, ils éveillerent par leurs cris les Gardes d'un Fort avancé. On ne tarda point à les venir reconnoître. Ayant appris qu'ils étoient en Hollande, ils ne firent point difficulté de déclarer le nom d'Edouard & le besoin qu'il avoit d'un prompt secours. Philippe

de Groothuyſe, alors Gouverneur de Hollande pour le Duc de Bourgogne, ſe trouvoit heureuſement à Alcmaar. Il s'empreſſa de venir au-devant d'un Prince qui étoit beau-frere de ſon Maître, & ſur l'avis du péril où les trois Vaiſſeaux Anglois étoient expoſés, il envoya ordre aux Eſterlings de ſe retirer, ſous peine d'encourir l'indignation du Duc de Bourgogne. Ces Corſaires, qui avoient à ménager, non-ſeulement le Duc, mais Groothuyſe même, ſous la protection duquel ils exerçoient leur brigandage, laiſſerent aux Anglois la liberté de gagner la Rade d'Alcmaar.

Ce n'étoit pas ſeulement au Ciel qu'Edouard devoit de la reconnoiſſance. Il ſentit l'obligation qu'il avoit au Capitaine, dont la diligence l'avoit ſauvé de ſes Ennemis le jour d'auparavant, & qui ne lui avoit pas rendu un ſervice moins eſſentiel en le ſauvant de la faim pendant la nuit. Mais dans la ſituation où il étoit, les moyens de récompenſer lui manquoient juſqu'au point que ne ſe trouvant pas

même, dit l'Historien, une piéce de monnoye qui portât son image; il prit le parti de se dépouiller de sa veste, qui étoit une fourure de martres assez précieuse, & il força le Capitaine de l'accepter. Groothuyse ne demanda point d'autre explication pour comprendre ses besoins. Il lui offrit une somme d'argent, avec laquelle Edouard voulut racheter sa veste. Mais le Capitaine comprenant que c'étoit un badinage, la retint comme un présent que les circonstances lui rendoient beaucoup plus précieux. La générosité de Groothuyse se borna néanmoins à fournir toutes ses commodités au Roi d'Angleterre, sans oser prendre sur lui de lui offrir des Vaisseaux & des Troupes avant que de s'être assuré des intentions de de son Maître. Il mena Edouard à la Haie, où il le traita avec moins de magnificence que de politesse.

Si c'étoit pour chercher quelque moien de le surprendre dans cet intervalle, que la Reine avoit fait le voyage de France, elle ne pouvoit choisir une occasion plus favora-

ble ; & c'eſt ſur ce fondement ſans doute que pluſieurs Hiſtoriens lui en attribuent le deſſein. Louis XI. venoit de déclarer la Guerre au Duc de Bourgogne, & lui avoit déja enlevé pluſieurs Places. Il n'étoit queſtion que d'occuper aſſez le Duc pour lui ôter le pouvoir de ſe mêler des affaires de ſon beau-frere. Son uſage étant de congédier ſes Troupes dès qu'il avoit ſigné la paix, il s'étoit vû forcé, pour réſiſter à l'attaque imprévûe du Roi, de raſſembler toutes ſes garniſons, & ſes côtes étoient auſſi mal gardées que ſes Frontiéres. Le projet qu'on ſuppoſe à Marguerite étoit d'engager le Roi de France à faire avancer quelques Vaiſſeaux vers la côte de Flandres, ſous prétexte de chercher à s'emparer de quelque Port ſans défenſe, & de leur faire prendre en paſſant devant Calais, quatre mille Anglois, que le Comte de Warwick y devoit envoyer, pour aller fondre ſur la Hollande, où Groothuyſe n'étoit point en état de garantir ſon Hôte d'une invaſion ſi peu attendue. Ceux qui ſe ſont

attachés à cette conjecture ajoûtent que non-seulement le Comte fit passer quatre mille hommes à Calais, comme il en étoit convenu avec la Reine, mais que Louis XI. fit avancer en effet plusieurs Vaisseaux dans la Manche, & que le seul obstacle qui fit manquer cette entreprise fut le départ précipité d'Edouard, qui se lassant de la lenteur du Duc de Bourgogne à lui répondre, prit le parti de l'aller joindre à Saint Pol. Dans le fond, Louis XI, qui sçavoit dissimuler une injure, mais qui ne se portoit pas facilement à la pardonner, peut avoir saisi volontiers l'occasion de satisfaire son ancien ressentiment contre Edouard; & l'on conçoit encore plus aisément que la Reine voulant éviter d'offenser ouvertement le Duc de Bourgogne, avoit pu souhaiter de faire agir ses Troupes sous le Pavillon du Roi, qui étoit en guerre ouverte avec lui.

Quoiqu'il en soit, Edouard, reçu d'abord assez froidement du Duc, étoit du moins en sûreté à sa Cour, lorsque *Longstrother*, Grand Prieur

de l'Ordre de Jerusalem, fut envoyé à la Reine par le Comte de Warwick, pour lui faire hâter son retour à Londres. Le Parlement s'étoit assemblé pendant son absence, & toutes ses délibérations avoient concouru à l'affermissement de Henri sur le Trône. Edouard avoit été déclaré unanimement Traître, & usurpateur de la Couronne; tous ses biens patrimoniaux avoient été confisqués, ses Ordonnances & tous les Statuts faits sous son régne annullés, comme les attentats d'un Sujet Rebelle. Par un autre Acte, le droit de succession qui étoit confirmé à la Maison de Lancastre, devoit en sortir au défaut des Mâles pour passer dans celle d'Yorck; mais Edouard & son fils en étoient exclus à cause de leur rebellion, & c'étoit au Duc de Clarence & à ses descendans que le Parlement transportoit l'héritage de la Couronne. Enfin, avec la même docilité qui lui avoit fait approuver toutes les dispositions du Comte de Warwick en faveur d'Edouard, il venoit de se soumettre aux nouvelles loix de cet arbitre absolu de la Nation; &

pour ne lui laisser rien à désirer, il l'avoit déclaré lui-même Gouverneur du Royaume, sans autre modification que de lui associer le Duc de Clarence dans les fonctions de cet Emploi.

Cependant, à ce point d'autorité & de grandeur, qui faisoit donner au Comte de Warwick le nom de *Faiseur de Rois*, il manquoit un sujet de contentement sans lequel il ne pouvoit être sensible aux avantages d'une si brillante situation. Ce n'étoit point au Grand Prieur qu'il s'en étoit ouvert, & lorsqu'il pressoit la Reine de revenir dans ses Etats, ce n'étoit pas pour elle non plus qu'il se proposoit d'avoir cette ouverture. Mais il étoit dévoré au fond du cœur par un chagrin qui humilioit son orgueil autant qu'il blessoit sa tendresse. A peine avoit-il vû tous ses projets remplis, que lorsqu'il ne pensoit qu'à recueillir le fruit de ses peines dans la possession tranquille de sa Maîtresse & de sa fortune, il s'étoit apperçu que son Italienne avoit les mêmes complaisances pour son Rival que pour lui. Elle avoit

tenu parole au Duc de Clarence, & soit que son panchant pour lui eût toujours été sincére, soit qu'elle fût flattée de se voir un empire presqu'égal sur les deux premiers hommes de l'Etat, elle s'étoit arrêtée au parti de se les attacher tous deux par les mêmes faveurs. Son adresse en imposoit encore au Duc, mais le Comte avoit eu des lumiéres qui ne lui permettoient plus de douter qu'il ne fût trahi. Sa foiblesse consistoit à trouver sa Maîtresse moins criminelle que son Rival. Il n'accusoit que lui des artifices d'une coquette, & déja résolu de l'en punir, il n'attendoit la Reine que pour la faire servir à sa vengeance.

A la vérité, ce n'étoit pas le seul reproche qu'il eut à faire au Duc de Clarence. Tandis que ce Prince s'étoit laissé aveugler par sa folle passion jusqu'à perdre tous les sentimens de la nature, il avoit vû le renversement de sa Maison sans pitié pour son frere, & sans égard pour lui-même. Mais depuis qu'il se croyoit sûr de sa Maîtresse par la victoire qu'il avoit obtenue sur elle,

il commençoit à ſentir le tort qu'il s'étoit fait, & ſon unique déſir étoit de le réparer. Ainſi, ſans être touché ni de l'Acte de ſucceſſion, qui ne l'approchoit pas plus du Trône qu'il ne l'étoit naturellement, ni de la qualité de Gouverneur du Royaume qu'il partageoit avec le Comte, il faiſoit déja uſage de ſon pouvoir & de la confiance qu'on lui marquoit, ou ſourdement en faveur de ſon frere, ou pour faire tourner ſur lui-même les fruits qu'Edouard ne ſe hâteroit pas de venir recueillir. Les Eſpions que le Comte avoit attachés à ſa conduite depuis qu'il ſoupçonnoit ſa bonne foi, avoient découvert ſes liaiſons avec Tiſtot, Comte de Worceſter, & ce fut la cauſe ſecrete de la rigueur avec laquelle le Parlement, ou plutôt le Comte de Warwick, fit trancher la tête à ce malheureux Seigneur. Tout ſon crime étant d'avoir commandé la derniére Armée d'Edouard, & de ne s'être pas aſſez hâté de rentrer ſous l'obéiſſance de Henri, il ne paroiſſoit pas plus coupable qu'un grand nombre d'autres Seigneurs

dont la soumission n'avoit pas été moins lente ni peut-être plus volontaire. Mais ayant appris qu'on pensoit à l'arrêter, il prit la fuite, & cette précaution timide passa pour la conviction d'un crime dont on n'eut point d'autre preuve. On le poursuivit de si près, que n'ayant point eu d'autre ressource que de se cacher dans le creux d'un arbre, il en fut tiré pour être conduit au supplice.

En feignant de bien vivre avec le Duc de Clarence, le Comte de Warwick ramassoit par ses Emissaires tous les sujets de plainte ou de défiance qu'il pouvoit faire valoir pour sa ruine, & il attendoit impatiemment la Reine à qui il devoit suffire que le Duc lui manquât de fidélité, pour s'unir à ceux qui cherchoient sa perte. Cependant, il ne put contenir son ressentiment jusqu'à l'arrivée de cette Princesse. Sur divers soupçons de l'infidélité de sa Maîtresse, il lui avoit imposé pour loi de ne plus voir absolument le Duc de Clarence; elle avoit accepté sa grace à cette condition, &

quelque prétexte qu'elle eût employé pour faire gouter au Duc le mystére & la contrainte, elle l'avoit assujetti pendant quelque tems à ne la voir qu'en secret. Le Comte étoit trop fidélement servi pour ignorer long-tems cette nouvelle trahison. Il prit enfin le parti qui convenoit à la grandeur de son ame ; ce fut de vaincre une indigne passion, à quelqu'amertume que cet effort le condamnât pour long-tems ; mais il s'expliqua avec le Duc en homme qui méprisoit les perfides autant qu'il détestoit la perfidie. Cette chaleur auroit peut-être eu des suites trop promptes, si le Duc qui la regarda comme l'effet d'une vive jalousie ne l'eût trouvée moins offensante, que flatteuse pour ses sentimens ; & ce qui est plus étrange encore, c'est que n'en prenant qu'une meilleure opinion de sa Maîtresse, il parut s'attacher à elle avec plus de passion que jamais.

Marguerite apprit du Comte une partie de ces circonstances avant que d'arriver à Londres. Il affecta, en partant pour aller au-devant

d'elle, de déclarer hautement que dans l'idée qu'il avoit de son zéle pour l'Etat & de ses grandes qualités pour le Gouvernement, il étoit résolu, non-seulement de prendre désormais ses ordres dans l'administration des affaires, mais de faire dépendre d'elle le titre qu'il avoit reçu du Parlement. Ce n'étoit ni fatigue ni indifférence qui faisoit tenir ce langage au Comte. Son ambition n'avoit jamais été plus active. Mais il vouloit fixer l'attention du Public sur la conduite de son Rival, & ne s'attendant point qu'il fût disposé à l'imiter, il espéroit que les réfléxions qu'il laisseroit échapper dans sa surprise trahiroient quelqu'un de ses sentimens. D'ailleurs, il ne pouvoit trop animer la Reine contre un perfide, & c'étoit la prendre par son foible que de l'exposer au chagrin de se voir contester l'autorité par le Duc, lorqu'elle seroit portée à se persuader par la démarche qu'il alloit faire lui-même, qu'il ne pouvoit rester personne qui entreprît de la lui disputer.

Il arriva, comme il l'avoit prévû,

que le Duc étonné de la diſpoſition qu'il marquoit à quitter les affaires, proteſta dans le premier mouvement, que l'exemple d'autrui étoit une régle qu'il ne reconnoiſſoit pas, & que rien ne lui feroit abandonner l'autorité qui lui avoit été confiée par le Parlement. D'un autre côté, la Reine auſſi flattée de la politeſſe de l'un, qu'elle ſe crut offenſée du diſcours de l'autre, ſentit redoubler ſa confiance & ſon affection pour le Comte, juſqu'à lui déclarer qu'elle le croyoit néceſſaire au ſoutien de ſa gloire, & qu'elle ne penſoit à tenir les rènes de l'Etat que par ſes mains. Peut-être l'amitié fit-elle alors ce qui n'a pu paſſer juſqu'ici que pour l'ouvrage de l'intérêt & de la politique. Marguerite, ſenſible à la complaiſance du Comte, oſa croire pour la premiére fois qu'il ne manquoit rien à leur réconciliation, & le Comte touché de voir tant de ſincérité dans ſa reconnoiſſance, acheva d'oublier d'anciens ſujets de haine dont les traces n'avoient jamais été bien effacées. J'éloigne ici des accuſations

accusations aussi injurieuses à cette grande Reine que celles dont on peut se rappeller le souvenir & que j'ai déja méprisées. Marguerite n'étoit plus dans un âge où l'on puisse soupçonner une femme ambitieuse de chercher de l'amusement dans les plaisirs de l'amour, & si le Comte affectoit toujours du goût pour la galanterie, il paroît par quelques autres événemens qu'il s'étoit déja fait une nouvelle inclination pour se consoler de l'infidélité de son Italienne ; à moins qu'on ne voulût penser que c'étoit un jeu concerté, qu'il faisoit servir à déguiser ses véritables amours : mais recourir à cette subtilité, comme l'ont fait quelques Historiens, c'est confesser qu'on manque de preuve, & s'appuyer sur des conjectures qui ont moins de vraisemblance que de malignité.

La Reine ayant cherché par quels nouveaux bienfaits elle pouvoit reconnoître l'attachement du Comte, ne trouva que la Charge de Grand Amiral qui fût capable d'ajoûter quelque chose à l'éclat de tant de

gloire & de dignités dont il étoit revêtu. Elle l'en fit pourvoir par l'autorité réunie du Roi & du Parlement. Ce fut encore une mortification pour le Duc de Clarence, qui avoit aspiré hautement à cette grande Charge ; mais les mêmes raisons qui la lui faisoient souhaiter étoient celles qui devoient faire craindre de lui confier un Poste de cette importance. On ne parloit que des sollicitation d'Edouard à la Cour du Duc de Bourgogne, & s'il parvenoit à se mettre en état de tenter une descente en Angleterre, on sentoit le danger qu'il y auroit eu à remettre le commandement de la Marine à son frere. Cependant, quoique la Reine ne doutât pas plus que le Comte de Warwick que ce Prince ne leur fût déja infidéle au fond du cœur, elle ne jugea point qu'il fallût faire éclater ses soupçons, & se bornant à le faire absenter, elle lui fit même donner le Gouvernement d'Irlande, avec plusieurs Terres qui avoient été confisquées sur les Partisans d'Edouard. Il est vrai qu'attirant toutes les af-

faires à elle & les expédiant par le ministére du Comte de Warwick ; il ne restoit au Duc qu'un vain titre, dont l'exercice n'étoit plus propre à causer de la défiance. L'effet de cette politique fut de faire régner pendant quelque tems à la Cour d'Angleterre un repos qu'on n'y avoit pas connu depuis près de trente ans.

Personne n'en profita mieux que Marguerite même, par le soin qu'elle prit de faire renaître dans ses Etats l'abondance avec la tranquillité, & de rappeller à Londres les arts, les sciences (*a*) & les plaisirs. Ces heureux enfans de la paix vinrent respirer pendant quelque tems un air libre & serein en Angleterre, & s'y seroient fixés pour toujours sous des auspices si puissans, si la fortune avoit pu se réconcilier solidement avec la Maison de Lancastre. Mais dans l'intervalle qu'ils eurent pour répandre leurs douces influences, ils servirent du moins à dissiper l'horreur de tant de Guerres sanglantes, dont les traces sub-

(*a*) Elle fonda le célébre Collége d'Eaton à Windsor.

sistoient encore dans toutes les parties de la Nation. Le Comte de Warwic, porté par ses inclinations naturelles à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de la politesse, seconda les intentions de la Reine, en donnant des exemples éclatans de magnificence & de galanterie. Ils servirent à établir la fortune de Mylady Nevill, par l'occasion qu'elle eut de faire briller tous ses charmes aux Fêtes de son frere, dont elle avoit comme la direction. Quoiqu'on ne lui donne pas moins de quarante-cinq ans, & que ses avantures ne pussent être ignorées, elle fit la conquête du Marquis de Carnarvan, un des plus riches Seigneurs du Royaume, qui fixa enfin sa condition par un heureux mariage.

De quelque nature qu'on veuille supposer la liaison du Comte de Warwick avec la Reine, elle ne l'empêcha point de retomber dans quelque foiblesse pour son infidelle Etrangére. Soit que ne s'étant attachée qu'à la fortune, elle se fut refroidie pour le Duc de Clarence à mesure qu'elle voyoit baisser son

autorité, soit que la seule coquetterie l'eût portée à faire une nouvelle expérience de ses charmes sur un cœur qu'elle avoit perdu malgré elle, il n'y eut point d'artifices qu'elle n'employât pour reprendre son ascendant sur le Comte. Elle y réussit jusqu'à lui persuader que le repentir de son infidélité étoit sincére ; & commençant à penser comme le Duc que la vertu n'est pas la qualité la plus nécessaire dans une Maîtresse, il lui pardonna le passé sans autre condition que de rompre ouvertement avec son Rival. Mais comme le retour d'une femme si légere & si perfide ne pouvoit être que le goût d'un moment, elle oublia bientôt ses promesses pour irriter le Comte par de nouveaux outrages. On se persuaderoit volontiers qu'elle n'avoit eu dessein que de le jouer, pour sa propre vengeance, ou pour celle du Duc, avec qui il est encore plus vraisemblable qu'elle avoit concerté cette trahison. L'intérêt qu'il avoit à pénétrer les secrets de la Reine & du Comte ne pouvoit-il pas lui avoir

fait naître la pensée de tirer d'elle le même service qu'elle leur avoit rendu autrefois contre lui, & dont il étoit impossible qu'elle ne lui eût pas fait l'aveu dans la familiarité d'un si long commerce ? Il paroît certain par sa conduite qu'il fut peu sensible à sa réconciliation avec le Comte, puisqu'il ne cessa point de le voir avec les apparences d'amitié qu'il avoit toujours affectées ; & le ressentiment qu'on lui vit marquer ensuite de la funeste conclusion de cette avanture, ne permettant point de douter qu'elle ne lui fût toujours chere, il semble que ce double personnage ne puisse être expliqué que par la supposition de quelque vûe politique, qui pouvoit fort bien s'être accordée avec des sentimens dans lesquels j'ai déja fait remarquer qu'il entroit peu de délicatesse.

Le sort d'une femme sans nom, & qui n'avoit pour tout mérite que beaucoup d'artifice & de beauté, ne mériteroit pas d'être éclairci avec tant de soin, s'il n'étoit lié au fil d'une Histoire qui est capable de

l'annoblir. Il se passa quelques semaines, pendant lesquelles on eut l'art d'en imposer au Comte, & quoique ses sentimens fussent bien éloignés de l'ardeur qu'ils avoient eue dans leur origine, il avoit repris de bonne foi du goût & de l'attachement pour cette indigne Maîtresse. Mais un jour qu'il l'avoit quittée après avoir passé la nuit avec elle, il fut averti qu'elle étoit partie aussi-tôt en habit de Campagne, & ceux qui l'avoient observée assurerent le Comte qu'elle avoit joint à la sortie de Londres le Duc de Clarence, avec qui elle avoit continué sa route. Le Duc avoit à peu de distance de la Ville une maison de Campagne, où il ne paroissoit pas douteux qu'elle ne fût allée se renfermer avec lui. C'étoit déja se rendre criminelle aux yeux du Comte que de violer si-tôt ses engagemens; cependant, comme le hazard avoit pu causer cette rencontre, il attendit son retour pour s'expliquer avec elle, & l'empressement qu'il en eut le porta vers le soir à se rendre chez elle assez tôt pour

l'attendre. Elle arriva seule à la vérité. Le Comte qui vouloit l'observer de ses propres yeux avoit défendu qu'on l'avertît de sa visite ; & s'étoit placé dans un lieu où ses moindres actions ne pouvoient lui échapper. Après les mouvemens ordinaires de son sexe, il lui vit tirer de sa poche quelques papiers qu'elle lût avec attention, & qu'elle serra ensuite dans le lieu le plus secret de son appartement. Il attendit qu'elle eut fini pour se présenter à elle. L'air de satisfaction & de sincérité qu'elle sçut prendre auroit encore trompé le Comte, si elle se fût défiée assez heureusement d'avoir été observée à son départ, pour se faire un mérite de lui confesser volontairement qu'elle avoit vû le Duc de Clarence. Mais la trouvant en défense sur l'emploi qu'elle avoit fait du jour, & les lumiéres qu'il avoit apportées ne lui laissant plus voir que de la dissimulation & de l'imposture dans ses caresses autant que dans ses discours, il trouva le moyen de se saisir, sans la consulter, des papiers qu'elle avoit cachés avec

tant de précaution. Les efforts qu'elle fit pour l'arrêter augmenterent ses soupçons. Il s'empara des Papiers malgré elle. C'étoit un Mémoire de la main du Duc de Clarence, dans lequel ce Prince avoit pris soin de lui marquer par articles sur quoi elle devoit sonder le Comte, & par quels moyens elle pouvoit appprofondir ses secrets. Une trahison si noire porta tout d'un coup sa fureur au comble. Il ne s'arrêta point à chercher si elle étoit concertée depuis long-tems, ou si c'étoit l'ouvrage du même jour. Il étrangla sur le champ cette perfide, en lui serrant la gorge du mouchoir qu'elle portoit autour du cou.

Cette catastrophe fut ensevelie si facilement que le Duc même n'en eut point d'autre certitude que les soupçons de quelques domestiques, à qui il resta de justes défiances d'une mort qu'on fit passer pour un accident naturel. Mais c'en étoit assez pour ne lui laisser aucun doute que le Comte n'eut découvert son intrigue. Dès ce moment il le regarda plus que jamais comme un

Ennemi, dont le ressentiment n'attendoit que l'occasion d'éclater ; & se jettant tout entier du côté de son frere, il ne s'occupa que des intelligences secretes qu'il entretenoit depuis long-tems avec lui.

Ce Roi fugitif avoit tiré peu de fruits jusqu'alors des mouvemens qu'il s'étoit donnés pour rétablir sa fortune. Il traînoit un vain titre dans les Etats du Duc de Bourgogne, à qui ses propres embarras ne permettoient guéres de se rendre utile à ceux d'autrui, & qui ne voyoit point d'ailleurs du côté de l'Angleterre assez de solidité dans les espérances de son Beau-frere, pour se déclarer ouvertement contre ceux qui l'avoient supplanté. Philippe de Commines assure qu'à la premiere nouvelle que le Duc avoit reçûe de l'arrivée d'Edouard en Hollande, il n'avoit pû dissimuler qu'il auroit appris plus volontiers celle de sa mort. L'inclination de la Maison de Bourgogne étoit pour celle de Lancastre, dont le Duc descendoit par sa mere, & l'alliance qu'il avoit prise avec celle d'Yorck par son mariage avec la sœur d'Edouard ;

étoit une de ces liaiſons politiques, qui ne changent rien au panchant naturel du ſang. Cependant il n'avoit pû refuſer un accueil honête à ſon Beau-frere, lorſque ce Prince étonné de ſa lenteur à lui répondre, avoit pris le parti de le venir trouver au milieu de ſa Cour. La Ducheſſe de Bourgogne, ſœur d'Edoüard, ne manqua point d'employer en faveur de ſon frere tout le pouvoir qu'elle avoit ſur le cœur de ſon Mari. Ils lui repréſenterent enſemble mille raiſons d'honneur & d'intérêt, dont on trouve un long détail dans les Hiſtoriens. Mais quand il y auroit été plus ſenſible, la néceſſité de ſe défendre contre la France, & la crainte de s'attirer ſur les bras le Comte de Warwick avec Louis XI. étoient des objections ſi puiſſantes, qu'il crut ſes refus bien juſtifiés. Sans leur ôter tout eſpoir pour l'avenir, il ſe retrancha ſur ſon actuelle impuiſſance, & le malheureux Edouard eut encore la mortification de lui voir garder à ſes yeux des ménagemens extrêmes avec la Cour de Londres. C'étoit

vers ce tems-là que le Comt
Warwick avoit fait passer qu
mille hommes à Calais. Le Du
larmé de ce mouvement ne d
point que ce ne fut pour se joi
aux François, ou pour les favo
par quelque diversion. Il env
Philippe de Commines à Vaucl
avec ordre de lui marquer l'éto
ment où il étoit de voir l'An
terre déclarée contre lui, lorf
ne pensoit qu'à vivre en bonne
telligence avec elle ; & s'étant
suré par la réponse que Vauc
fit à Commines, il affecta dan
suite de marquer encore moins c
tention pour Edouard. Dès les
mieres nouvelles qu'il avoit eue
la révolution, il s'étoit hâté de
pêcher le même Commines à
lais, pour y faire confirmer la tr
marchande entre cette Ville &
Pays-Bas. Vauclerc rendu enfi
son panchant pour le Comte
Warwick, dont il avoit toujo
soutenu secrétement les intérê
étoit occupé alors à signaler sa j
par des Fêtes. Commines nous
prend lui-même qu'ayant ainsi tr

vé le Gouvernement, la Garnison, & les Bourgeois ouvertement déclarés pour Henri, il n'avoit point vû d'autre moyen pour sortir heureusement de sa négociation que de faire entendre aux Habitans de Calais que la Tréve ayant été moins faite avec Edouard qu'avec la Nation Angloise, le changement de Roi n'étoit pas une raison pour la rompre. C'étoit déja marquer fort clairement que son Maître prenoit peu de part à la révolution.

Le Comte de Warwick étoit trop fidélement servi par Vauclerc pour ignorer ce qui se passoit à la Cour du Duc de Bourgogne. Ne voyant rien à redouter au dehors, il s'attacha de plus en plus à mériter la confiance de la Reine, par l'usage qu'il faisoit de l'autorité dont il jouissoit presque seul. S'il paroissoit gouverner avec un pouvoir absolu, c'étoit dans une intelligence si parfaite avec elle, que n'entreprenant rien sans sa participation, elle lui trouvoit autant de respect & d'obéissance qu'il s'en faisoit rendre par toute la Nation. Ce fut par son con-

ſeil que penſant à remplir ſes
meſſes qu'elle avoit faites à la F
Eliſabeth, elle lui fit offrir, ou
berté de paſſer en Flandres p
rejoindre ſon mari, ou celle d
roître à la Cour, à la ſeule c
tion d'abandonner le nom de
ne pour y porter le ſimple tit
Ducheſſe d'Yorck. Eliſabeth
voit pas eu beſoin de ſa chute
ſentir que le bonheur n'eſt pas
parable de la condition Royale.
froideurs & les duretés mêmes
douard lui avoient appris dè
premieres années de ſon maria
qu'il en coûte quelquefois à l
bition pour avoir oſé ſe revêti
apparences de l'amour. Elle
demeurée ſans la moindre dou
de la part de ſon mari, par l
nion où il étoit bien-tôt tor
qu'elle n'avoit point eu d'autre
tif en l'épouſant que l'éclat du
ne, ou par l'inconſtance natu
de ce Prince qui lui faiſoit cha
continuellement de Maîtreſſes
ſans conſidération de la part d
Sujets, lorſqu'ils avoient vû ſon
ri la négliger, juſqu'à paſſer

semaines entieres sans la voir. Loin de se sentir portée à passer en Flandres, elle s'étoit crûe heureuse qu'Edouard fut parti sans lui faire proposer de le suivre ; & loin de renoncer malgré elle au titre de Reine, elle auroit souhaité de pouvoir reprendre le nom de Woodwille, pour retrouver le bonheur qu'elle avoit perdu en changeant de titre & de condition. Sans accepter donc l'offre d'être reçûe honorablement à la Cour, elle consentit à porter le nom de Duchesse d'Yorck, & elle se retira dans une maison de campagne, où la Reine prit soin qu'il ne manquât rien à la douceur de sa vie.

Une autre attention de Marguerite fut d'appeller à la Cour tout ce qui restoit de Princes de la Maison de Lancastre, pour en faire à son fils autant d'amis & de défenseurs, en ne les lui attachant pas moins par ses bienfaits que par l'intérêt commun de leur Maison. Les Ducs d'Excester & de Sommerset lui étoient dévoués depuis si long-tems, que tout ce qu'elle fit pour eux devoit por-

ter moins le nom de motif que celui de récompenſe. Mais le Comte de Pembroock, frere uterin du Roi, & le jeune Henri de Richemont, neveu du Comte, furent traités avec la diſtinction qui convenoit à leur naiſſance. La plûpart des Hiſtoriens rapportent que le jeune Richemont qu'on avoit fait venir des Montagnes du Pays de Galles, où il s'étoit tenu caché ſous le régne d'Edouard, ſe préſenta de ſi bonne grace au Roi, qu'il frappa ce Prince par la nobleſſe de ſa contenance & de ſa phyſionomie. Henri ne ſe laſſoit point d'admirer qu'un jeune homme qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût acquis tant d'avantages extérieurs dans le Pays barbare d'où il ſortoit, ou qu'il n'en fût redevable qu'à la nature. Enfin, après l'avoir regardé long-tems, il ſe ſentit enflammé d'une ardeur extraordinaire; & levant les yeux au Ciel, d'où il croyoit recevoir l'inſpiration qui l'agitoit, il prédit que ce jeune Prince monteroit un jour ſur le Trône, & qu'il termineroit la querelle des deux Maiſons.

La difficulté ne regarde point l'événement, puisque personne n'ignore que les Maisons de Lancastre & d'Yorck furent heureusement réunies vingt-six ans après, par le mariage du Comte de Richemont, alors en possession du Trône, avec la Princesse Elizabeth fille aînée d'Edouard IV. Mais cette prophétie a-t-elle plus de poids que celle que j'ai déja rapportée? Elle est digne, sans doute, de l'idée que divers Historiens nous ont voulu donner de la sainteté de Henri VI; car le Comte de Richemont étant le plus éloigné de tous ceux qui pouvoient avoir quelque prétention à la Couronne, & ne descendant même de la Maison de Lancastre que par un Bâtard que des circonstances favorables avoient fait légitimer, il n'y avoit que la lumiére du Ciel qui put faire pénétrer à quelle élévation il etoit destiné. Mais il se trouve malheureusement que ce fait célébre n'a été connu que sous le régne de Henri VII, & dans le tems qu'on sollicitoit à Rome la canonisation de Henri VI. La diffi-

culté que le Pape fit d'y consentir; parce qu'il ne voyoit rien dans la vie de ce Prince qui fut d'un ordre supérieur à la nature, inspira sans doute à ses Partisans la pensée d'en faire un Prophéte; & leur dessein ne laissa pas de manquer, parce qu'ils manquerent eux-mêmes de preuves. On n'en a pas moins adopté ce fait dans toutes les Histoires; mais s'il falloit choisir entre Marguerite & Henri pour leur attribuer à l'un ou à l'autre l'art de pénétrer dans l'avenir, je m'imagine que ce qu'on a lû jusqu'ici ne laisseroit d'incertitude à personne.

Cependant, en reconnoissant dans la Reine autant de prudence que de fermeté & de courage, on ne peut l'excuser de s'être trop livrée à un frivole ressentiment, dont sa chaleur ne lui permit point assez d'envisager les suites. La Duchesse d'Excester, sœur d'Edouard, avoit mérité par sa conduite, non seulement l'indifférence de son mari, pour lequel elle avoit toujours manqué de soûmission, mais l'aversion même de Marguerite dont elle avoit parlé

avec mépris, & qu'elle s'étoit efforcée de noircir par diverses accusations. Il sembloit qu'en faisant tant de sacrifices à la politique, la Reine n'en devoit pas excepter de si légéres offenses, & qu'étant assez vengée par l'humiliation de son Ennemie, il suffisoit de lui laisser le regret & la confusion pour châtiment. Cependant soit qu'elle fut encore plus piquée de l'orgueil de la Duchesse, qui affecta de se retirer dans ses Terres pour éviter de lui faire sa Cour, soit qu'elle ne pensât qu'à favoriser le Duc, elle voulut que dans la restitution de ses biens, qu'il se fit confirmer par un acte du Parlement, il n'y eût aucune réserve en faveur de la Duchesse; pour la mettre apparemment dans la nécessité d'avoir recours à elle ou à son mari. En effet se trouvant dépouillée, avec beaucoup de rigueur, des grandes richesses qu'elle avoit possédées dans l'absence du Duc, elle se vit forcée, non seulement de réformer son train, mais de quitter même la Terre où elle s'étoit retirée, & qui cessoit de lui apparte-

nir. Cependant l'opiniâtreté de sa haine lui fit préférer l'indigence aux supplications ausquelles on vouloit la réduire. Elle se rendit à Londres, où elle aima mieux devoir son entretien à quelqes riches Partisans d'Edouard, que d'avoir la moindre obligation à la Reine ou à son Mari.

Quoique le ressentiment de Marguerite fût demeuré dans ces bornes, il l'empêcha de faire attention à ce qu'elle pouvoit craindre de celui de la Duchesse. Londres avoit toujours été affectionnée à la Maison d'Yorck, & suivant la remarque de Commines, qui étoit dans une situation à n'être pas mal informé des affaires d'Angleterre, Edouard avoit augmenté le panchant que cette Ville avoit pour sa Maison, par le bonheur qu'il avoit eu d'y mettre toutes les femmes dans ses intérêts. On ne dit point comment il avoit pû s'acquérir tant de faveur par cette voie, sans offenser les Maris; mais tous les Historiens de leur Nation s'accordant là-dessus avec Commines, parlent de ses intrigues avec

les femmes de Londres comme du plus puissant secours auquel il fut redevable de tous ses avantages. Quoique son goût pour les plaisirs consistât dans la variété, il avoit un art admirable pour écarter les fâcheux effets de la jalousie, entre les femmes ausquelles il avoit marqué de l'attachement. C'étoit de ne pas se relâcher dans les soins qu'il continuoit de leur rendre. Il les traitoit avec autant de considération, lorsqu'il avoit cessé de les aimer, que dans la plus forte ardeur de sa passion. Il passoit souvent des jours entiers dans la ville, à visiter successivement toutes celles dont il avoit eu les faveurs; & sans leur en demander de nouvelles, il ne paroissoit pas moins animé du désir de leur plaire. Cette conduite servoit à satisfaire aussi les maris, parce que n'ayant à la fois qu'un attachement réel, il étoit difficile de deviner où il étoit fixé, & que chacun se persuadoit que le mal étoit chez son voisin. Il y avoit peu de femmes aimables à Londres avec lesquelles il n'eût entretenu quelque commer-

ce, & qu'il n'eût mises ainsi par la constance de ses soins dans la disposition de le servir. La Duchesse d'Excester n'affecta pas moins de se rendre populaire ; & réveillant l'inclination qu'on avoit pour lui, elle contribua plus au succès de ses entreprises par une voie si propre à son sexe, que le Duc de Clarence par les ressorts d'une plus haute politique.

Il ne se relâchoit pas néanmoins dans des vûes ausquelles il s'étoit livré tout entier. Tandis que la Reine s'applaudissoit de la tranquilité qu'elle voyoit regner autour d'elle, & qu'elle commençoit peut-être à la croire bien affermie, sa Cour se remplissoit de Partisans secrets d'Edouard, qui observoient tout ce qui pouvoit favoriser leurs desseins, & qui concertoient réguliérement avec le Duc les fruits qu'ils avoient à tirer de leurs observations. Le Comte d'Oxford en soupçonna plusieurs. Il fit naître les mêmes soupçons au Comte de Warwick, & le Conseil qui n'étoit composé que de gens d'une fidélité éprouvée, pancha

plusieurs fois à faire arrêter le Duc de Clarence. Mais la Reine, trop attachée aux maximes de bonté & de douceur qu'elle se glorifioit de devoir à ses infortunes passées, rejetta une proposition qui lui parut trop violente. Comme elle n'avoit jamais conçû quels avoient été les motifs du Duc en la servant, elle se promit, sans le comprendre mieux, que ses caresses & ses bienfaits continueroient de l'attacher à son service. Si elle ne lui donna point plus de part au Gouvernement, elle redoubla les marques de sa confiance dans toutes les occasions où elle pouvoit l'employer sans témérité, & elle fit trouver bon au Comte de Warwick que sa faveur fût partagée entr'eux presqu'également. Qu'avoit-elle à redouter ? Elle continuoit d'être assûrée par des informations certaines que le Duc de Bourgogne traitoit toujours Edouard avec la même froideur. La France & l'Angleterre n'avoient jamais été en meilleure intelligence. Rien ne la menaçant audehors, elle se voyoit encore moins de sujets d'allarmes dans ses

Etats. Montaigu, frere du Comte de Warwick, tenoit le Nord d'Angletere dans la soûmission. Les Comtes de Pembroock & d'Oxford n'avoient pas moins d'autorité au Sud & à l'Occident du Royaume. C'étoit Warwick même qui s'étoit rendu le garand de la Province de Kent; & Vauclerc, toujours fidéle dans son Gouvernement de Calais, la tenoit en bride par une Escadre qu'il entretenoit à ses propres fraix, & qui étoit montée des meilleures Troupes & de la meilleure Artillerie de l'Europe. Le Conseil avoit d'ailleurs une multitude d'Espions à la Cour de Flandres, & dans la Province de Hollande, où l'on sçavoit qu'Edouard étoit retourné chez le Seigneur de Groothuyse. Pourquoi Marguerite se seroit-elle défiée des apparences, lorsque tout sembloit conspirer à la rendre heureuse, & qu'elle commençoit, comme elle le disoit elle-même, à goûter, après vingt six ans de régne, les douceurs du souverain pouvoir dans une administration tranquille?

Ce fut dans le sein même de ce

repos

repos & de cette sécurité, qu'elle reçût l'effrayante nouvelle du débarquement d'Edouard à *Ravenspurg*. Elle étoit avec toute sa Cour, lorsqu'elle reçut le Courrier de Montaigu. Le Duc de Clarence s'y trouvoit aussi, avec tous les dehors de la sincérité & de l'attachement. Elle le prit à l'écart, sans autre témoin que le Comte de Warwick. Là, dans le premier mouvement d'une indignation qui ne lui permit point de ménager ses termes, elle lui reprocha des trahisons sur lesquelles sa bonté lui avoit fait fermer trop long-tems les yeux; & lui présentant l'échafaut, qui l'attendoit au même moment, elle lui demanda le détail d'une entreprise dont elle lui lut l'ouverture dans les Lettres qu'elle venoit de recevoir. Montaigu lui marquoit en peu de mots qu'Edouard n'ayant avec lui que deux mille hommes, il ne falloit pas douter qu'il ne comptât d'être secondé par ses Partisans, & il l'exhortoit particuliérement à se défier du Duc de Clarence.

Il s'en fallut peu que le Comte

de Warwick, échauffé par le trouble de la Reine, par la Lettre de son frere, & par ses anciens ressentimens, n'éteignît sur le champ son transport dans le sang d'un Perfide. Mais retenu par le respect qu'il devoit à sa Maîtresse, il tomba bientôt dans une autre espéce d'agitation, lorsqu'il eut entendu la réponse du Duc. Loin de se reconnoître coupable, le Duc de Clarence se plaignit de l'outrage que la Reine lui faisoit par ses soupçons. Il protesta non seulement qu'il ignoroit l'arrivée & les desseins de son Frere, mais qu'il étoit prêt à verser tout son sang pour l'arrêter; & prévenant toutes les objections par des offres qui ne pouvoient laisser la moindre défiance, il proposa à la Reine de commencer par se défaire de son neveu, autant pour effrayer Edouard par cette rigueur, que pour lui ôter une partie de ses motifs dans les vûes qu'il avoit pour un fils unique à qui il vouloit assûrer sa succession. Cette proposition causa de l'horreur à Marguerite; mais ne faisant point réfléxion qu'à

la croire même ſincére, elle pouvoit n'être qu'un nouvel artifice du Duc, qui ne penſoit peut-être qu'à raccourcir par la mort de ſon neveu l'intervalle qu'il y avoit entre le Trône & lui, elle ne demanda point d'autre preuve de ſon innocence, & elle fut la premiére à prendre parti pour lui contre toutes les objections du Comte de Warwick. Le reſte de cet entretien ne ſervit qu'à la confirmer dans les mêmes ſentimens. Elle pouſſa même la confiance juſqu'à charger le Duc de lever promptement des Troupes dans les Provinces où ſon crédit étoit le mieux établi; & preſſant le Comte de Warwick de s'occuper d'un autre côté du même ſoin, elle ne douta point qu'il ne lui fût facile de repouſſer les entrepriſes d'Edouard avant qu'il eût le tems de groſſir ſon Armée, & de faire de grands progrès. Je me ſerois peut-être efforcé de déguiſer cette imprudence, ſi je n'y trouvois la preuve d'une bonté admirable de caractére; qualité que tous les Hiſtoriens n'accordent point unanimement à Mar-

guerite, & qui paroît ici dans un éclat que rien n'eſt capable d'obſcurcir.

Edouard étoit arrivé effectivement à Ravenſpurg, le même lieu où Henri IV. avoit fait ſa deſcente, lorſqu'il étoit venu ravir la Couronne à Richard II. Un événement ſi imprévû confondoit la politique de la Reine & du Comte de Warwick. Il n'y avoit point de reproche à faire à leur prudence, puiſqu'ils n'avoient pû s'y attendre ni le prévenir. Le Duc de Bourgogne, avec cette diſſimulation que Louis XI. avoit mis comme à la mode dans toutes les Cours de l'Europe, ne s'étoit pas laſſé en apparence de réſiſter aux ſollicitations d'Edouard, & l'avoit même prié de ſe retirer à la Haie, pour ſe délivrer de la néceſſité de le mortifier ſans ceſſe par de nouveaux refus. Mais dans le tems qu'il paroiſſoit l'avoir oublié, il conſentoit à lui faire équipper à *Vere* en Zelande, ſous le nom de quelques Particuliers qui étoient attachés au commerce, quatre Vaiſſeaux ſur leſquels on tranſporta ſes

crettement, au lieu de marchandises, une prodigieuse quantité d'armes & d'autres munitions. D'un autre côté le Seigneur de Groothuyse, chargé des ordres de son Maître, loüoit douze Vaisseaux de ces mêmes Esterlins, qui avoient causé tant d'inquiétude à Edouard, lorsqu'il étoit arrivé en Hollande. Le service qu'il leur demanda pour ce Prince, fut de l'escorter jusqu'à la côte d'Angleterre, & de se tenir prêts pendant quinze jours à le recevoir, si la fortune ne favorisoit pas son entreprise. Une grosse somme d'argent, qui lui fut comptée avec le même secret, acheva de lui procurer tous les secours qu'il jugea nécessaires. Ces préparatifs se firent avec si peu d'affectation que tous les Espions d'Angleterre y furent trompés ; & pour ne laisser rien manquer à cette Comédie, Edouard ne fut pas plutôt en Mer que le Duc fit publier, sous peine de mort, une défense à tous ses Sujets, de l'assister de leurs armes ni de leur argent. Que ce fût sa propre inclination, ou les instances du

la Duchesse son épouse, qui l'eussent porté à cet artifice, il y a beaucoup d'apparence que si les événemens eussent pris un autre cours, le Comte de Warvick ne l'auroit pas laissé impuni.

Cependant Edouard ne trouva point dans les Habitans de Ravenspurg le panchant & le zéle qu'il leur avoit supposé pour ses intérêts. Les uns faisoient profession d'être attachés à la Maison de Lancastre. Les autres furent refroidis par le petit nombre de ses Troupes. Personne n'entreprenant de se déclarer pour lui, il se contenta pendant quelques jours de tenir ses deux mille hommes sous les armes, pour contenir du moins ceux dont il appréhendoit l'opposition, & dans l'espérance que ses Partisans se rassembleroient des autres parties de la Province. Enfin ne voyant aucun fruit de ce délai, il prit par le conseil du Lord Hastings une résolution fort opposée en apparence au dessein de son voyage. Ce fut d'abandonner le nom de Roi pour prendre celui de Duc d'Yorck; & de faire courir le bruit qu'il ne ve-

noit qu'en qualité d'aîné de sa Maison, pour réclamer les biens qu'on lui avoit confisqués. Outre l'exemple de son Epouse, il avoit celui de Henri IV. qui avoit employé autrefois le même stratagéme. Mais s'il n'avoit aucun droit à la Couronne, comme il sembloit le reconnoître, il s'étoit rendu criminel en l'usurpant, & la confiscation de son patrimoine étoit un châtiment dont il ne pouvoit se plaindre.

Il s'avança vers YORCK, en affectant de donner à Henri le nom de Roi, & de ne s'attribuer que celui de Duc. Deux Magistrats de cette Ville allerent au devant de lui, & le prierent au nom des Habitans, de prendre un autre chemin. Il leur répondit que son intention n'étoit point de disputer la Couronne au Roi, depuis que la Nation l'avoit reconnu pour son Souverain, & que s'il étoit accompagné de quelques Troupes c'étoit uniquement pour se mettre à couvert de la haine de ses ennemis; mais qu'étant venu dans l'espérance d'obtenir la restitution de son bien & dans le dessein de se soumettre au

Gouvernement, il se flatoit que les Habitans d'Yorck lui refuseroient d'autant moins l'entrée de leur Ville, que le Titre qu'il portoit, les Terres qu'il avoit dans leur Province, & les bienfaits qu'ils avoient reçus de sa Maison, devoient le faire regarder d'eux comme un Compatriote. Cette réponse n'en imposa point aux Magistrats. Ils avoient été placés de la main du Comte de Warwick, & leur fidélité ne pouvoit être ébranlée facilement. Mais par un mauvais usage, qui s'étoit établi depuis longtems en Angleterre, il y avoit dans les grandes Villes, des quartiers de franchise, qui passoient pour un azile si inviolable que l'autorité même du Roi n'en auroit pas fait arracher un Criminel. Yorck avoit plusieurs de ces Retraites, où il s'étoit rassemblé un grand nombres d'anciens Partisans d'Edouard, que la crainte y avoit retenus depuis sa fuite. On y comptoit plus de trois cens Gentilshommes, sans parler de ceux qui étoient moins distingués par leur naissance. Cette Trouppe audacieuse, avec laquelle on ne peut douter qu'Edouard.

Edouard ne fût d'intelligence, causa tant de mouvement dans la Ville pendant l'absence des deux Députés, que le reste du Magistrat se vit forcé avant leur retour de faire assurer Edouard qu'on étoit disposé à lui ouvrir les portes, sous la seule condition qu'il n'exigeroit rien de contraire à l'obéissance qu'on devoit au Roi, & qu'il sauveroit la Ville du pillage. Il consentit à tout ce qu'on lui proposa.

En effet, soutenant son artifice, il alla descendre à l'Eglise Cathedrale, où il confirma ses promesses par un serment solemnel. Toute sa conduite fut celle d'un Sujet qui cherchoit à rentrer dans la soumission; & ne parlant que de ses biens, dont il lui tardoit de se revoir en possession, il continuoit de protester qu'il alloit rendre le Parlement Juge de sa cause. Son armée commençoit néanmoins à grossir par la jonction de ceux qui l'avoient si bien servi. Mais il n'abusa point des transports de zele qui les rendoient capables de tout entreprendre dans cette premiere chaleur. Il se contenta d'em-

prunter de la Ville une ſomme d'argent. Et lorſqu'il prit la route de Londres avec ſes Troupes, il remercia les Habitans de leurs civilités, comme d'une faveur qu'il ne devoit qu'à leur affection.

Juſqu'alors, Montaigu, qui étoit à Pontfract, n'avoit penſé qu'à raſſembler les Troupes qui étoient diſperſées dans la Province. Ceux qui ont paru ſurpris de la molleſſe qu'il ſembla marquer dans une occaſion de cette importance, ont ignoré que par le premier Courrier qu'il avoit dépêché à la Reine, il avoit reçu ordre de ne rien hazarder témerairement. Le Comte de Warwick avoit appris par une expérience conſtante, que dans les démêlés des deux Maiſons Royales pour l'héritage de la Couronne, la moitié du Royaume, c'eſt-à-dire, celle qui étoit ſans intérêt dans cette querelle, attendoit pour prendre parti, que le ſort des armes eut commencé à ſe déclarer par quelque avantage. Les Parlemens mêmes n'avoient jamais ſuivi d'autre regle. Une légere rencontre, qui eut tourné à l'honneur

d'Edouard, auroit servi tout d'un coup à lui former une armée nombreuse. Elle auroit accrû l'audace de ses Partisans. Ainsi les plus grandes révolutions avoient toujours dépendu des premiers coups de l'emportement ou du hazard. Mais comme les Provinces étoient trop bien gardées pour laisser craindre au Comte qu'on y pût faire des levées au nom d'Edouard, & que l'avanture même d'Yorck devoit augmenter sa confiance par la difficulté que ce Prince avoit eue à se faire écouter dans l'endroit du Royaume où l'on étoit le mieux disposé pour sa Maison, il étoit persuadé que la meilleure voie pour étouffer tous ses desseins dans leur naissance, étoit de ramasser promptement toutes les forces du Roi, & de l'envelopper avec tant de soin qu'on pût le tailler en piéces avec tous ses gens. Il avoit marqué, pour quartier d'assemblée au Duc de Clarence & à son frere, Coventry, d'où il étoit facile de tourner vers quelque lieu qu'Edouard pût choisir pour centre de ses entreprises. Le Duc de Clarence

avoit déja levé douze mille Hommes, avec lesquels il sembloit résolu effectivement de joindre le Comte. Mais les perfides intentions qu'il nourrissoit depuis si long-tems étoient à la veille d'éclater, & le Comte devoit bientôt reconnoître qu'en fait d'intérêts politiques, la confiance sur des fondemens obscurs & douteux est toujours un aveuglement inexcusable.

Cependant le Duc couvrit sa trahison par quelques restes de ménagemens, qui n'étoient au fond qu'un surcroît de perfidie. S'étant avancé jusqu'à douze milles de Coventry, il feignit beaucoup d'étonnement à la nouvelle qu'il reçut de l'approche de son frere. Edouard s'étoit approché effectivement par une marche fort prompte, & cette seule hardiesse, avec le petit nombre de Troupes qui le suivoient, étoit une preuve qu'il faisoit fond sur d'autres secours. Le Duc de Clarence parut douter si la prudence lui permettoit d'avancer plus loin, au risque de rencontrer l'Ennemi, dont il ignoroit les forces. Ayant pris ce pré-

texte pour se retrancher dans le même lieu ; il y passa non-seulement toute la nuit, mais une partie du jour suivant. Son chagrin paroissoit être de n'apprendre aucune nouvelle du Comte de Warwick, quoiqu'il en eut reçû vingt Courriers sur la route, qui l'avoient pressé impatiemment de doubler sa marche. Enfin vers le milieu de l'après-midi, sa Garde avancée le fit avertir qu'on voyoit paroître un gros de Cavalerie, dont le nombre étoit moins à redouter que l'intrépidité. Cette Troupe, quelle qu'elle pût être, marchoit sans ménagement, & n'avoit même détaché personne pour observer la situation du Camp. Il affecta toutes les précautions de la guerre, & se préparant à bien recevoir ceux qui venoient l'attaquer, il prit son poste à la tête du Camp, avec une exhortation à ses gens de se souvenir de leur devoir. Lorsque sa surprise paroissoit augmenter, de voir l'Ennemi à cent pas, sans la moindre marque d'hostilité, un Cavalier, qui se détacha pour accourir vers lui, se fit reconnoître pour le Duc

de Glocester son frere, & ne marquant d'empressement que pour l'embrasser, vint se jetter à son cou sans précaution. Il parut balancer un moment sur l'accueil qu'il lui devoit, & se déterminant enfin à lui rendre ses caresses, il lui demanda qu'elles pouvoient être ses vûes dans une si étrange visite. Le Duc de Glocester redoubla les marques de sa tendresse. Il l'assura qu'il n'avoit point d'autre motif que l'amitié fraternelle; & le seul témoignage qu'il lui demanda de la sienne, fut un moment d'entretien dans sa Tente. Ce fut encore avec quelques affectations de chagrin que le Duc de Clarence y consentit. Il y mit pour condition que ses principaux Officiers seroient témoins de leurs discours.

Cette conference roula sur le sujet auquel on devoit s'attendre. Les représentations & les instances du Duc de Glocester furent reçûes d'abord avec beaucoup de froideur. Ensuite comme si l'on eut été frappé de la force de ses raisons, on se défendit par les motifs de l'honneur & par la fidélité qu'on devoit à ses

engagemens. On en prit pour Juges les Officiers dont on avoit ſouhaité la préſence. Ce fut alors vers eux que le Duc de Gloceſter tourna ſes ſollicitations. Il y joignit les offres & les promeſſes. Il les gagna. Ou plûtôt ne doutant point de la diſpoſition de leur Chef, ils chercherent à ſe faire un mérite auprès de lui de la facilité qu'ils eurent à ſuivre ſes intentions. L'ordre qu'ils reçurent de les propoſer aux Troupes, fut exécuté avec le même ſuccès. En moins d'une heure le Duc de Gloceſter fit lever le Camp; & volontairement ſuivi de douze mille Hommes qu'il venoit de vaincre à ſi peu de fraix, il retourna vers Edouard avec une ſi belle proie.

Le Comte de Warwick n'apprit cette honteuſe défection qu'avec des transports de fureur. Il ne pouvoit ſe pardonner de s'être aveuglé avec une imprudence qui ne convenoit ni à ſes lumiéres, ni à ſon courage; & ce qui redoubloit ſa douleur & ſa confuſion, c'eſt que Montaigu ne pouvant le joindre de pluſieurs jours, il ſe ttouvoit expoſé avec

8000. Hommes, qui étoient les feules Troupes que le tems lui eut permis de raffembler, à l'attaque d'une Armée beaucoup plus nombreufe que la fienne. Pour combler l'amertume de fon cœur, le Duc de Clarence lui envoia faire le lendemain des excufes de la néceffité où il s'étoit vu d'entrer dans les intérêts de fon Frere; & joignant l'infulte à la perfidie, il lui fit offrir fon crédit auprès d'Edouard, s'il vouloit entrer dans quelque accommodement, ou propofer lui-même des conditions qui puffent être acceptées. Cette offre fut rejettée du Comte avec les marques du dernier mépris. Mais elle étoit auffi peu fincere que tout ce que j'ai rapporté de la conduite du Duc. Edouard, quoique fupérieur en nombre, étoit fort éloigné de rifquer en un moment toutes fes efpérances, contre un Homme dont il connoiffoit la valeur par tant d'expériences. Il ne penfoit qu'à le tenir en allarme, pour fe dérober à lui, pendant que l'attente continuelle où il étoit de fe voir attaquer, lui faifoit réunir tous fes foins à fe retran-

cher & à se défendre. Dès la nuit suivante, il reprit vers Londres par un assez long détour, & les précautions qu'il observa pour cacher sa marche; lui réussirent avec tant de bonheur, que le Comte n'en fut informé que le jour d'après.

Mais il y avoit si peu d'apparence qu'il pût former le dessein de marcher vers la Capitale, que si l'on ne veut pas supposer qu'il étoit sûr d'y être reçû à bras ouverts, il faut regarder son entreprise comme une des plus hautes extravagances qui puissent deshonorer un Homme de Guerre. Avec la moindre résistance de la part d'une Ville si peuplée, il alloit se trouver engagé entre l'Armée que la Reine & les Seigneurs de son Parti levoient au Sud de l'Angleterre, & celle du Comte, qui devoit être dans peu de jours infiniment plus forte que la sienne par la jonction du Marquis de Montaigu. Ce qui lui avoit réussi après son évasion de Middleham, ne pouvoit le flatter du même espoir dans des conjonctures si différentes. Il ne trouvoit point alors un Roi établi sur le Trône, un Peuple ac-

coutumé à la soumission, des Troupes prêtes à fondre sur les siennes, enfin toutes les apparences déclarées contre lui; & quand on supposeroit que les artifices du Duc de Clarence & de la Duchesse d'Excester lui eussent formé un Parti considérable dans la Ville, il ne devoit point compter que les préparatifs de ses Amis pussent jamais être assez prompts pour le mettre à couvert de tous les périls qui le menaçoient.

La Reine qui le croyoit encore à Yorck, & qui n'avoit pas douté, en apprenant que cette Ville lui avoit ouvert ses Portes, qu'il n'employât quelque tems à grossir son Armée dans le Nord, étoit sortie de Londres avec le Prince de Galles son fils, pour hâter les levées par sa présence dans les Provinces Méridionales. Elle n'avoit pas laissé Henri sans défense. Outre sa Garde ordinaire, le Duc de Sommerset avoit déja rassemblé quelques Troupes pour veiller à la sureté de ce Prince, & tous les Seigneurs qui n'avoient pas reçû des commissions particulié-

res, étoient demeurés autour de lui. Cependant à peine Edouard se fut-il avancé à la vûe des Murs, qu'il se fit dans la Ville un mouvement dont toutes les personnes désintéressées tirerent un mauvais augure. Ses Partisans, qui ne s'attendoient peut-être pas eux-mêmes à le voir sitôt arriver, répandirent le bruit qu'il avoit défait le Comte de Warwick & Montaigu, & qu'avec des Troupes victorieuses, dont ils exageroient beaucoup le nombre, il alloit exercer sa vengeance sur tous ceux qui ne la préviendroient point par une prompte soumission. Cette nouvelle, qui n'étoit pas sans vraisemblance, jetta l'épouvante dans tous les Quartiers de Londres. Ceux qui lui étoient attachés par leurs engagemens ou par leur inclination, leverent la tête avec éclat, pour se faire un mérite de leur zéle. Les autres consternés & tremblans, n'osoient ouvrir la bouche, dans la crainte de se perdre par la seule déclaration de leurs sentimens. Envain le Duc de Sommerset & les autres Seigneurs s'adresserent-ils aux Ma-

gistrats pour arrêter le désordre par leur autorité. Le Peuple couroit aux Portes de la Ville, & d'aussi loin qu'il appercevoit l'Armée d'Edouard, il l'invitoit à s'approcher par des signes & des acclamations. Dans le même tems, une infinité de Proscrits qui s'étoient retirés, depuis la fuite de ce Prince, dans l'azile de Westminster, en sortirent armés pour s'aller joindre à lui. Ce fut le dernier signe de la sédition. Ces furieux courant au long des ruës, entraînoient ceux à qui ils croyoient n'avoir à reprocher que de la lenteur, & tuoient impitoyablement ceux qu'ils soupçonnoient de mauvaise volonté. Les Troupes mêmes de Sommerset, la Garde du Roi, & les plus fidéles Amis de la Maison de Lancastre, abbatus par la crainte, & ne voyant aucun moyen de résister au torrent, songerent moins à se rassembler & à se défendre, qu'à se dérober à la vengeance du Vainqueur par la soumission ou par la fuite. Edouard entra dans Londres, comme Henri y seroit entré deux jours auparavant; c'est-à-

dire, que ne pouvant douter de la disposition publique, à peine se fit-il accompagner d'une Escorte de Cavalerie pour se rendre à l'Hôtel de Ville, où il n'eut point d'autre embarras qu'à remercier les Habitans de leur affection.

Mais il n'avoit point oublié la plus importante partie de son entreprise, ou plutôt le Lord Hastings, qui en avoit jugé le succès certain sur les premieres marques de l'inclination du Peuple, l'avoit fait souvenir qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour s'assurer de la personne de Henri. Deux mille Hommes détachés de l'Armée sous la conduite de ce Seigneur, s'étoient approchés du Palais l'épée à la main, & la Garde qui n'avoit pas osé soutenir leur attaque, s'étoit aussitôt dissipée. Le Duc de Sommerset même & l'Archévêque d'Yorck qui revenoient de la Ville, où ils avoient employé inutilement leurs efforts pour arrêter le Peuple, avoient pris le parti de la fuite à cette vûe; & ne pouvant penser que le Roi n'eut pas trouvé quelque moyen de s'échap-

per, ils avoient compté qu'il prendroit la route de Dorcefter, où la Reine étoit avec le Prince. Mais la même infenfibilité, qui jette toujours les Hiftoriens dans l'embarras lorfqu'il eft queftion d'expliquer la conduite de Henri, avoit retenu ce malheureux Monarque dans fon appartement, fans marquer la moindre allarme de la fuite de fes Gardes & de l'approche de fes Ennemis. Il reçut le Lord Haftings avec auffi peu d'émotion que s'il fût venu pour lui faire fa cour; & paroiffant difpofé à fuivre la Loi du Vainqueur, il fe laiffa mener à la Tour fans avoir marqué fon chagrin par une feule plainte. Il y fut renfermé dans le même lieu où il avoit paffé fept ans. A la vûe de ce lugubre féjour, il demanda à ceux qui le conduifoient s'ils n'admiroient point les difpofitions de la Providence; & il ajouta qu'après ce nouveau revers, ne voyant plus d'apparence au rétabliffement de fa fortune, il ne mettoit plus de différence entre fa prifon & fon tombeau. On pourroit compter encore ce difcours au rang de fes

prédictions ; mais la moitié de la vérité lui échappoit : & s'il prévoyoit que son sort étoit de mourir à la Tour, il ne s'attendoit point, sans doute, à la barbare exécution qui devoit y terminer sa vie.

Cependant le Duc de Sommerset, qui n'étoit sorti de Londres qu'avec deux Domestiques, suivoit la route du Comté de Dorset, pour se joindre à la Reine. Mais il rencontra le même jour un Corps de quinze mille hommes, qui marchoient sous la conduite du Grand-Prieur vers Coventry, où la Reine sçavoit que le Comte de Warwick avoit pris son Quartier d'assemblée. Il se mit à leur tête, après avoir renvoyé le Grand-Prieur à cette Princesse, pour l'exhorter à ne désespérer de rien. Ayant passé la Tamise à Brentfort, il fit une diligence extraordinaire dans sa marche, & dès le jour d'après il joignit le Comte à S. Albans, où il s'étoit déja rendu sur l'effrayante nouvelle de la résolution qu'Edouard avoit prise d'aller droit à la Capitale. Un renfort si considérable, joint à vingt mille

hommes que ſon frere lui avoit amenés la veille, releva les eſpérances du Comte ; mais il ne le conſola point de l'affreuſe diſgrace, dont le Duc de Sommerſet lui apprit les circonſtances. Il voyoit la Capitale perdue, le Roi priſonnier, & tout le Royaume, pour qui Londres étoit toujours un exemple, prêt à ſe déclarer pour ſon Ennemi. Dans une extrêmité ſi preſſante il ne lui reſtoit point d'autre reſſource que le gain d'une bataille, & s'il ne s'étoit avancé par une marche ſi prompte que pour forcer Edouard à combattre avant qu'il eût le tems de ſéduire les Habitans de Londres, ſon impatience redoubla, lorſque ſa propre ſituation le forçoit lui-même de tout mettre au hazard.

Fin de la troiſiéme Partie.

4 vols.
J. O'D. Fenning
12.11.79





